

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro triple contient des textes écrits par des étudiants du Gymnase de la Cité de Lausanne et de l'Institut littéraire suisse de Bienne. Les mots sont accompagnés par des images inédites de ZIVO. Il coûte : 15.-CHF ou 15.-Euros

Atelier d'écriture avec des étudiants du Gymnase de la Cité

de Lausanne

Visite de l'Institut littéraire de Bienne

Voyages

Voyage
entrer dans la
créature
ZIVO MMLXV

Un nouvel atelier d'écriture, de Bienne à la Cité

Depuis 2006, Marius Daniel Popescu et moi-même offrons aux gymnasiens de s'immerger dans l'écriture pendant trois jours dans le cadre d'un atelier. De Morges d'abord, à la Cité ensuite, nous avons rencontré depuis près de neuf ans de jeunes étudiants se disant motivés par cette aventure.

A chaque atelier, toujours le même défi ! Choisir des thèmes, chiner des textes connus, mal connus, méconnus ou inconnus et un objectif : lune ! Qu'ils aient envie de s'élever. Nous donnons l'ouvroir, reste la marche céleste !

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.
(Paul Verlaine)

Et cette année, nous avons voulu voyager, en train, en rêve, en métro, en mot, dans les langues. Alors nous sommes partis à Bienne avec nos jeunes plumes, ouvrir les portes de l'institut littéraire. Nous avons opté pour

quotidien recèle du poétique, à l'écriture de le révéler. Et à nous de le faire passer. Passeur de mots, de rythmes, d'images, de formes...

Le temps passe, les étudiants changent. Pourtant, toujours, il faut ouvrir l'esprit, toujours, il faut se battre avec des préjugés, toujours il faut combattre la mauvaise rime plate, et toujours, il faut chatouiller le naïf pour voir surgir un peu de folie, quitte à bousculer quelque a priori trop peu poétique.

La nouvelle génération qui nous a accompagné n'échappait pas à la règle. Quelque peu fermés aux thèmes, ils voulaient des sujets libres, quelque peu ébaudis par des écritures innovantes, intimidés parce qu'il fallait lire comme s'ils devaient livrer un journal intime, la génération selfie s'est vue bousculée contre toute attente.

Ecrire sur le monde, cet univers bizarre, sur l'autre, cet inconnu étrange ! A l'ère du « je me photographie devant le monument, puisque je suis le monument », il a fallu agrandir le focus et bien vouloir accepter ce qui m'entoure. Trois jours de travail, trois jours pour apprendre à s'ouvrir, trois jours pour écrire et surtout pour réécrire, se corriger,



le français et l'anglais pour faire chanter les langues en compagnie de Madame Wegmann, professeure d'anglais.

Cette année encore, le cartable plein de textes, chaque jour un nouveau thème, de l'enthousiasme et des envies de jouer des partitions littéraires, nous allons les entraîner dans un maelstrom d'écriture.

Provoquer des surprises, des interrogations, des chocs. Des techniciens du sacré à Ghérasim Luca, un voyage dans le monde littéraire hétéroclite qui atteste que le banal, le

se remettre en question, chercher l'innovation, bannir le convenu, se surprendre même.

Peu à peu des textes sont nés, de jolies surprises, avec une petite musique, une sincérité, une forme personnelle. C'est ce que le lecteur va découvrir en lisant ces pages de ce nouveau Le Persil des étudiants de la Cité, cuvée 2015.

Dominique BRAND, enseignant ■

Le chanter des langues

Hemingway, avec sa candeur usuelle, soutient que l'essence du bon écrivain repose dans sa capacité à fustiger ses propres incongruités, *the most essential gift for a good writer is a built-in, shock-proof, bullshit detector*. Pas de belle plume donc sans sérieux détecteur de mensonges, d'apparat, de complaisance, de tout ce qui rend le texte indigeste, voire malodorant. Et c'est aussi à ce voyage, intime et douloureux, que nos jeunes scribouillards ont dû souscrire, malgré eux, pour faire avancer leur expérience. Force est de les remercier de s'être prêté au jeu, bon an mal an, et d'avoir osé se mettre à nu.

Le chanter des langues n'a en revanche pas reçu l'envoûtement du chant des sirènes, preuve en sont les deux seuls textes sortants ayant fait un détour chez le barde d'Outre-Manche. Pudibonderie d'écoliers qui n'apprennent plus les rudiments ? N'osent plus ? S'en tenir à ce constat serait oublier qu'une langue n'est pas la seule expression pragmatique de la réalité, mais qu'elle véhicule par son agencement, ses racines, ses rythmes et sonorités une construction particulière de la réalité, une manière de s'identifier au monde.

Respectueux cependant de son lecteur francophone, ce numéro a également tenu à présenter les textes rédigés en anglais dans une version

bilingue. L'exercice de la traduction témoignera ainsi avec un peu de chance des richesses respectives des langages en jeu. Jean Dubuffet aimait à parler de l'art brut en terme de *crapaud* ; au traducteur imaginaire de prendre son mal en patience : l'aphorisme doit-il se rendre par *toad* ou *speck in a diamond* ? Comment faire conjuguer l'amphibien brut avec l'étincellement de la pierre précieuse en si peu de mots ? Le traducteur est un saltimbanque hâbleur qui jongle avec les contraintes formelles et sensuelles de son auteur pour faire passer un rêve de mots vers un autre.

Les poèmes de Roxane Monget et Sophie Bally, derrière une apparente simplicité, ne font pas moins appel à une diversité de digestions et il a bien fallu à un moment sceller les mots et leurs sens. L'auteure de « E-strange » dans sa version originale a exploré différentes contraintes à l'image des labyrinthes de l'OuLiPo pour que le tronc principal de son texte se réfléchisse dans une cascade de mots ; contraintes formelles qu'elle a souhaité maintenir et qui ont ouvert à d'autant de dilemmes cornéliens pour le traducteur du jour. Que le lecteur me pardonne certaines maladresses.

Patricia WEGMANN, enseignante ■



Ascenseur

Nous empruntons tous l'ascenseur

En haut

En bas

Le jeune dépressif en noir

La veuve éplorée

La pauvre malade

En haut

En bas

Le couple amoureux

Le rire des meilleurs amis

La mère et son enfant

Où s'arrêteront vos voyages ?

Roxanne Monget



Elevator

We all take the elevator

Up

Down

The depressive boy dressed in black

The inconsolable widow

The poor sick woman

Down

Up

The couple in love

The best friends laughing

The mother with her baby

Where will your travel end?

Roxanne Monget



Passants:

Je dévisage les passants

Passer, c'est tout ce qu'ils font

Tout ce que je fais

Je passe, nous passons

Il passe, nous passons

Remous incessant

Imaginer ce qu'ils ressentent, ce qu'ils imaginent que je ressens, je ressens ce qu'ils imaginent

Leurs malheurs, mes malheurs

Leurs amours, mes amours

Leurs voyages, mes voyages

Eux, moi

J'effleure leur existence, je pénètre leur être

Il se sent seul, elle couche plus, gueule de bois, dépression, argent, santé

Tant d'histoires ici-même. L'air est chargé de différences.

Etres humains

Passants

Thomas KRAHENBUHL



E-strange

Sitting in a train. Looking at strangers.
They are different. They are strange.

They got hair.
Invasive, nappy, tousled, eccentric.

They got clothes.
Roomy, neglected, eery, tacky.

They got occupations.
iPods, iPads, iPhones & iDumbs.
No one sees.

They got skins.
Sweaty, obnoxious, leaky, itchy.

They got shoes.
Tardy, unblemished, depressed, ephemeral.

They got identities.
Facebook, Instagram, Snapchat & Twitter.
No one cares.

They got bags.
Mauled, impaired, sewed, tatty

They got marks.
Rust, unease, stress, tart.

They got lives.
E-calls, e-texts, e-mails, e-talks.
No one listens.

They are strangers. Not to themselves.
Perhaps they are.

I am a stranger.

I am a stranger surrounded by strangers who are strangers to themselves on my way to a strange place to do strange things waiting for this strange day to settle.

I could make them less strange.
I could de-strange them. Un-strange them. Under strange them.

I could make them stranger
I could re-strange them. Upper-strange them. Over-strange them.

I could.

I should.

I put my cans on.

I
N
T
E
R
N
E
T
S
O
L
I
T
U
D
E
M
I
S
T
U
R

S
T





E-trange

Assise dans un train. Je regarde ces étrangetés.
Ils sont comme ils sont. Ils me sont étrangers.

Ils sont chevelus.
Invasifs, noués, tordus, entourloupés.

Ils sont vêtus.
Rayés, négligés, évasifs, troués.

Ils sont occupés.
iPods, iPads, iPhones & iDiots.
Personne ne voit.

Ils sont coriaces.
Suintants, odieux, lustrés, irrités.

Ils sont chaussés.
Lents, unanimes, déprimés, éparpillés.

Ils sont identifiés.
Facebook, Instagram, Snapchat & Twitter.
Tout le monde s'en fout.

Ils sont affublés.
Malmenés, endommagés, ficelés, immaculés

Ils sont marqués.
Aigreur, névrose, corrosion, émoi.

Ils sont des vies.
E-calls, e-texts, e-mails, e-talks.
Personne n'écoute.

Ils sont étrangers. Non d'eux-mêmes.
Mais peut-être bien quand même.

Je suis étrangère.

Je suis une étrangère entourée d'étrangers qui se sont égarés sur ma route vers un étrange endroit pour faire d'étranges choses en attendant que cette étrange journée se termine.

Je pourrais les rendre moins étranges.
Je pourrais les humaniser. Les apprivoiser. Les amadouer.

Je pourrais les rendre plus étranges.
Je pourrais les grimer. Les magnifier. Les sublimer.

Je pourrais.

Je devrais.

Je mets mes écouteurs.

I
N
E
R
N
E
T
S
O
L
I
T
U
D
E
M
E
F
I
A
N
C
E



Titlu?

Même en partant de chez moi suffisamment tôt, du moins c'est ce que je pensais, je ne suis arrivé que cinq minutes en avance à la gare de Lausanne. En arrivant sur le quai, j'aperçois une des enseignantes monter dans le train. Inutile de m'égosiller pour lui demander de m'attendre : elle est déjà trop loin, et entre l'abolement du chien, l'enfant qui raconte son dimanche à sa grand-mère, les annonces d'embarquement des trains qui n'en finissent pas, mes vaines paroles se retrouveraient perdues au milieu de cette foule cacophonique. Sur le petit écran contre une des portes du train, je parviens à lire les inscriptions rouges des destinations ; il s'agit du bon train.

Je monte dans le wagon en question, sans regarder le secteur ou je me trouve. Le train part dans trois minutes. Je dois retrouver ma classe. Bon, faut bien commencer quelque part. Je prends à droite, en marchant droit devant sans réfléchir jusqu'à ce que le radar militaire qui me sert d'yeux repère un de mes camarades : rien. Je passe par la première classe. Il n'y a qu'un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, à chemise blanche, son veston accroché derrière lui, son ordinateur sur les genoux. Il paraît inquiet. Quelque chose le tracasse. Son travail ? Sa famille ? Un accident ? Son canari est-il mourant ? Aucune idée. Ce qui m'importe pour le moment, c'est de retrouver ma classe. Je ne peux pas prendre le risque de descendre du train, regarder ou se trouve le secteur B, et remonter : il partirait avant et je devrais attendre une heure sur ce quai, toujours en compagnie de la grand-mère, de son petit-fils et du chien errant. Je retourne donc vers l'homme chauve à chemise blanche, et lui demande ou se trouve ce fameux secteur B. Il n'en sais rien. Bizarre, il avait une tête d'habitué. Je continue ma route.

J'arrive au bout du train. C'est le wagon-restaurant. J'expose ma requête à la caissière. Elle doit bien savoir, elle, au moins. Enfin, j'espère. Elle sait. Soulagement. Joie. Merci. Mais c'est à l'autre bout du train. Tant pis, je dois y aller. Au bout du train, je tombe sur une porte blanche, verrouillée. Super. Je sors mon téléphone de ma poche, et j'appelle Antoine. Il ne répond pas. Merde, c'est vrai que j'ai deux Antoine dans mon répertoire. Evidemment, j'ai appelé le mauvais. Il faudra que je trouve quelque chose pour les reconnaître dans mon smartphone. Pourquoi pas leur nom de famille ? J'appelle l'autre Antoine. Le bon. Il décroche. Je lui demande où ils sont. Dans B, me répond-il. Le secteur B. Le secteur B. C'est joli, le secteur B. C'est bien, le secteur B. C'est même gentil, le secteur B. Mais ça, je commençais à le comprendre, depuis le temps, que c'était le secteur B. Je le remercie quand même. J'appelle Natacha. Elle me dit que le groupe se ballade dans le train, et donc que je vais leur tomber dessus d'un instant à l'autre. Deux informations contradictoires, donc. D'un côté, ils sont assis, de l'autre ils sont en mouvement. Deux informations qui ensemble en forme une troisième aussi utile que le sexe du pontife.

Que faire ? Tant pis, je prends mon courage à deux mains, mes jambes à mon cou et je cours d'une porte à l'autre, en guignant chaque fois dehors dans le but d'apercevoir un contrôleur. En voilà un. Il est debout, regarde au loin, l'air nostalgique. Sauf que le loin, ce sont les passagers de chaque quai. Peut-être les observe-t-il, alors. Je descends du wagon et cours vers lui. Je lui demande où se trouve le wagon que je cherche, il m'indique poliment sa direction. J'arrive devant le compartiment. Je vois monsieur Brand, qui bloque l'entrée. Il est au téléphone, l'ai concentré, sérieux. Je n'entends pas ce qu'il dit, mais à observer son regard et la manière dont ses lèvres s'agitent, quelques onomatopées fictives ou non de son discours me parviennent. Il doit sûrement parler avec un élève qui risque de rater le train et de se trouver, lui aussi, en compagnie de la grand-mère, de son petit-fils et du chien errant.

J'arrive enfin dans le wagon. J'aperçois Antoine. Pressé, je fonce m'asseoir à côté de lui ; la place est libre. Florian me salue. Natacha et Valentine, assises en face de lui, et donc dos à moi (raison pour laquelle je ne les ai pas vues), sont légèrement vexées que je ne leur ai pas dit bonjour. Fatigué de leur expliquer cette raison, je me contente de leur lancer un vague « hello », fatigué, lui aussi. Je m'avachis comme un éléphant sur le siège. J'aperçois Sebastian et le salue. Monsieur Brand et ses collègues errent comme des touristes Japonais perdus en plein Gros-de-Vaud pour trouver une place dans ce wagon. L'image me fait sourire. J'entends monsieur Brand annoncer à ses collègues, l'air plaisantin, que l'élève a raté son train. Rien de grave : il prendra le prochain.

Le voyage continue. On passe par plusieurs villages paumés, pour arriver à la gare d'Yverdon. Elle me rappelle quelque fragments de la soirée de samedi dernier, car je suis passé par cette gare ce jour-là pour aller à cette fête chez une amie à Yvonand. Le train repart, et cette fois, ce ne sont même plus des villages plus ou moins petits que l'on observe par le grand cadre de la fenêtre, mais des champs, labourés ou pas, ou des étendues de pelouse dont je continue de me questionner sur leur utilité et leur existence. Le paysage n'est même pas plaisant à voir, puisqu'il pleut sans arrêt sous un ciel grisâtre. Arrêtez d'être grisâtre, bande de ciels. Soyez gris ou bleus, mais pas grisâtres. Ici, même le ciel est neutre. On passe près du lac de Neuchâtel, Neuch' pour les intimes. Et pour changer, il y a du brouillard. J'ai persisté à renoncer au cliché du brouillard permanent de ce canton, mais là, je crois bien que je vais céder.

Enfin, on arrive à Bienne.

Tout le monde descend.

Il pleut. Encore.

Ma meilleure amie, en voyage de maturité à Edimbourg, m'envoie un message : elle se plaint de la pluie.

Tiens, il pleut là-bas. Aussi.

Monsieur Brand nous fait signe de le suivre.

Nous allons à l'institut de littérature.

Le voyage continue.

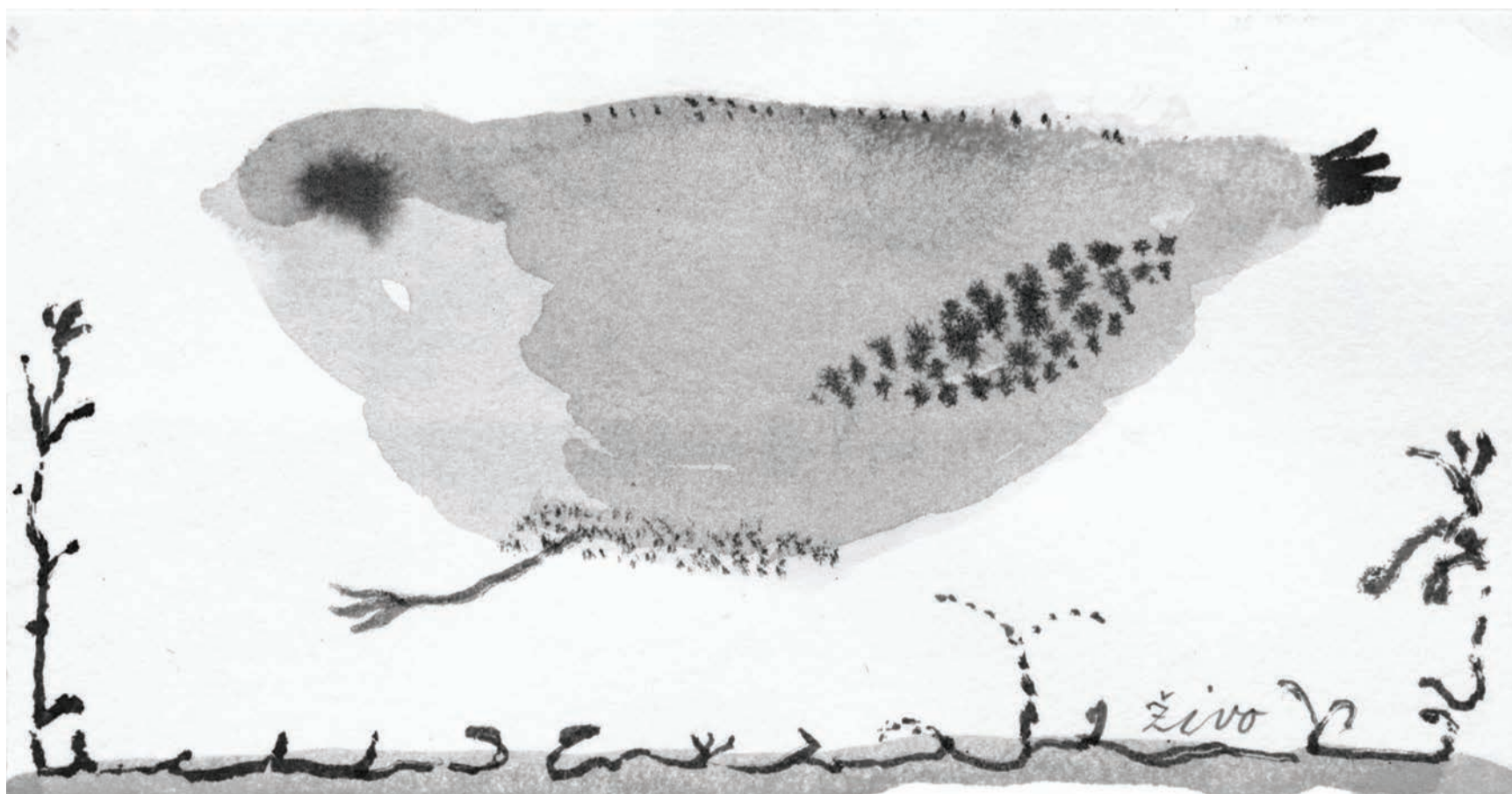
Arnaud LOVY



Rues :

Rues peu remplies	Se sentir hors de leur vie
Un banc silencieux	Entré par effraction
Posté au bout de la place	Rues peu remplies
Rues peu remplies	Sentiment d'inconnu alourdi par le temps, étrange
La rivière coule contre nous	Le temps comme le sentiment
Eau brune, sale	
Inconnue	Rues peu remplies
Rues peu remplies	Peu remplies
Pavés luisants, parapluie lent	Remplies
Ennui des passants, passants	Remplies du sentiment d'inconnu
Rues peu remplies	Sentiment d'inconnu
Pas sans	Connu
Se perdre se perdre se perdre	
Trop prudents pour s'oser	
S'abandonner	
Rues peu remplies	

Thomas Krahenbuhl



A un passager de tram

Le matin, tu reprends ton train ;
La ville reprend son train-train.
Douze arrêts.

Les gens « whatsappent » *pas d'problème*,
Satisfaits du monde et d'eux-mêmes.
Onze arrêts.

Pour la métropole, pourtant,
Vous êtes tous insignifiants.
Dix arrêts.

Quant à la ville – minuscule
Sur la planète, ridicule !
Neuf arrêts.

Toi tu le sais, et eux le savent,
Mais toi seul, tu y songes, brave.
Huit arrêts.

Et qu'y a-t-il hors de votre ville ?
Conflits, combats, guerres civiles...
Sept arrêts.

Eux se sont mis leurs écouteurs,
Et ils écoutent *I don't care*.
Six arrêts.

Mais toi, tu ne le conçois guère :
Pourquoi les gens font-ils la guerre ?
Cinq arrêts.

Tu lis ce qu'emploient ces gens
Pour prétexte au combat : Coran.
Quatre arrêts.

On te jette regards haineux,
Désapprobateurs, venimeux.
Trois arrêts.

Tu veux saisir, et persévères :
Au nom de Dieu guère sévère...
Deux arrêts.

Tu veux saisir, et tu poursuis :
... Dieu hait ceux qui ont assailli...
Un arrêt.

Tu veux comprendre, et continues ;
Tu veux comprendre ceux qui tuent...
Terminus.

Sebastian Gerstner



L'Ange

Je les vois, je les vois
Tous seuls, par deux, par trois
Les passant passer
Les touristes touristes
Ils me frôlent, m'évitent
Me contournent, transitent
Aucun ne me voit,
Aucun ne s'arrête
À la bouche, leurs cigarettes
Ils dansent autour de moi
Ma présence, inaperçue
D'une ville, simple statue
Un ange immobile
Noirci de pollution
Assourdi de paroles fébriles
Envahi de pigeons
Stop, tous deviennent statues
La pierre me délivre
Je déploie mes ailes nues
C'est l'envol, l'air m'enivre
Les temps ont changés
Les villes, de statues sont peuplées
Les airs d'anges sont comblés
La terre de nouveaux êtres est couronnée

E. Dimanche



Oubli

Il m'a effacé
Sa mémoire dans la Seine
Au fond des eaux oubliée
Comme son corps dans celles-là jeté

Son âme perdue
Danse depuis lors parmi
Les anges déçus
Et les gargouilles de Paris

Son corps vide de toute humanité
Erre encore dans les rues pavées
Avec pour seule compagnie
Une lente et violente mélodie

Tous les soirs à sa recherche je pars
Après lui je cours toute la nuit
Alors qu'encore et encore il les fuit
Dans la ville, sa vie et sa mémoire

E. Dimanche



Je lis

Un ronronnement sourd, une forêt se dessine sur le sol.

Jeu d'ombres, jeu de regards.

Deux pupilles se croisent, immédiatement elles s'évitent, désirant que cette scène jamais n'eut lieu.

Je lis.

Une personne s'en va, une autre arrive.

Désespérément elle cherche une place, apeurée devant la perspective de rester seule, debout, au centre de l'attention, de tous ces yeux inquisiteurs qui la fixent.

Je lis, je tourne les pages, je voyage dans l'histoire de ces êtres, eux-mêmes voyageant dans le bus, avec le bus et dans leurs propres tourments.

Les silhouettes sombres dessinées par le jeu entre les hommes et le soleil s'amincissent sur les fenêtres, nous glissons telle une feuille morte sur une rivière, vouée à une perdition certaine au sein de l'océan routier.

Nous sommes un tout, étranger à lui-même.

Je lis

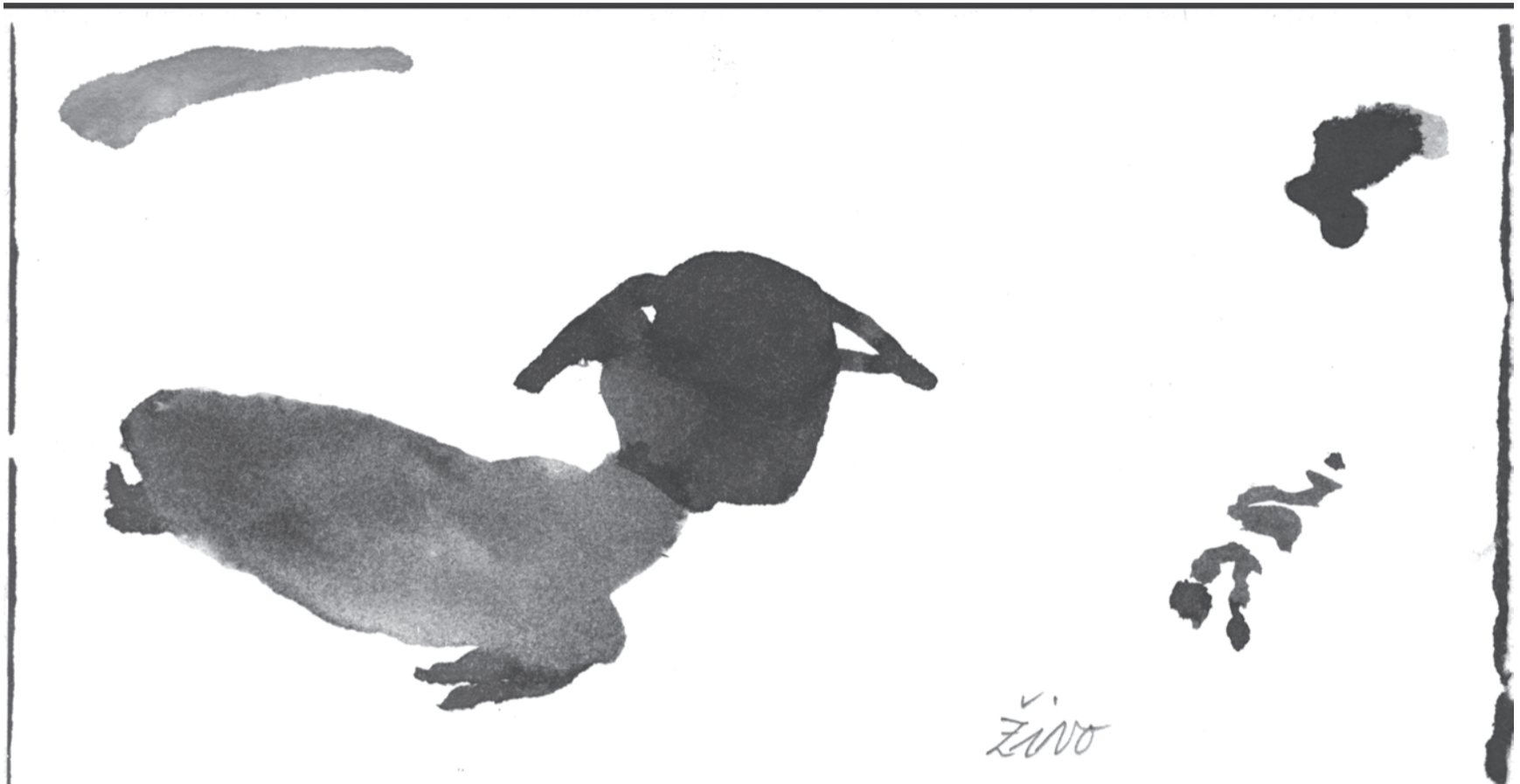
Soudain, le silence, la tension monte, l'air semble se retirer de notre atmosphère, je lève la tête.

Plus de mouvement, plus d'ombres, le silence, l'attente.

Les regards se croisent, se contemplant, tous avec ce même espoir. Tendus par cet instant inévitable. La tension est palpable, l'explosion approche. Elle se fait attendre. D'interminables secondes s'écoulent. Le passager descend, puis le bus démarre enfin, lâchant un énorme soupir.

Rassurés, les yeux se baissent, les ombres dansent et jouent à nouveau, le vrombissement sourd reprend.

Je lis.



Un banc de poissons suit le courant. Rapide et mouvementé, il emmène ses passagers, les secoue, les bouscule sans s'en préoccuper. Il faut s'accrocher si l'on ne veut pas se faire éjecter. Serrés les uns contre les autres, les poissons avancent ensemble sans se soucier de leur diversité. Un grand requin arrive, ils s'écartent, restent à bonne distance, lui font de la place.

Mais il ne tente rien, il ne fait que suivre le courant. Il attrapera un des passagers plus tard si l'envie lui prend, s'il est rattrapé par sa soif de sang. Quelques parasites en profitent aussi. Ils s'accrochent aux requins, aux tortues. S'ils ne se fixent pas, ils attendront et prendront le prochain poisson qui passera.

Le courant s'arrête. Des poissons descendent, d'autres montent. Sans distinction, seule compte la destination. Et repart le courant, laisse sur le quai les poissons trop lourds ou trop hésitants.

Antoine Klotz



Mouvance perpétuelle

Pour toi, voyager est un passage, un rituel dans les souvenirs.

Chaque matin tu prends ce train, ce même train mais en sens contraire. Le prendre dans « l'autre sens » t'a réjoui, étonnée aussi.

Tu as remarqué : les paysages sont manifestement différent. C'est absurde comme notre pays est petit et si grand.

Pour toi, chaque paysage est un souvenir. Souvenir du temps présent, du passé. Peur d'un futur incertain.

Les souvenirs d'hier te ramènent deux ans auparavant. Lorsque tu as pris ton sac à dos, le cœur dans les talons. Partie pour dix jours. Découvrir le monde. Tu as pris ce même train, mais le voyage a continué. Il ne s'est pas arrêté à Bienne, mais à Vienne, à Prague, à Berlin, à Bruxelles. Parcourant ainsi l'Europe à la quête d'une nouvelle liberté.

Une liberté bien naïve du haut de tes 17 ans.

Vivre, découvrir, sentir, goûter, aimer, apprendre.

Tu n'as voyagé qu'en train, défiant les kilomètres à une allure folle ; le temps était compté.

Une mouvance perpétuelle qui ne s'arrête que pour se reproduire.

Tu as découvert, compris, vu, rencontré. Une explosion de nouveauté, une liberté retrouvée.

La vie était suspendue et ne semblait pas redescendre. Des moments de légèreté et l'estomac bouloigné par la peur de l'inconnu.

Parcourant ainsi l'Europe, le temps, le présent.

Tu avais faim, tu as dévoré ce voyage. Tu en es sortie rassasiée, paradoxalement avide.

Lessivée. Noyée dans tes souvenirs.

Laure Balka



Le rêve

Le rêve. Ce voyage que nous faisons de nuit, et dont le souvenir s'estompe si souvent. Cet univers qui se crée, qui se compose de miettes disparates de nos propres expériences, de contes fantastiques, de divagations ésotériques, d'émotions refoulées, et qui nous offre un pays de merveilles où l'imaginaire est seul souverain. Un monde étrange, dont il arrive que nous prenions peur, mais que nous sommes seul à gouverner.

Ce garçon qui, sur sa table, s'endort, ne vit-il pas, ailleurs, de formidables aventures ? Ne parcourt-il pas un merveilleux voyage ?

Toutes ces terres qu'il visite chaque fois que le soleil se couche au-delà des montagnes, il les ressent, il les touche, il les voit, il les entend, il les goûte, il les écoute, il les savoure. Il les vit.

Une fois il chevauche une créature fantastique, partant à l'assaut d'une forteresse d'or et de diamants. Une autre fois il parcourt une dense forêt où les arbres couvrent la lune et la noirceur est transpercée par la lueur de milliers d'yeux furieux. Cette fois, la peur le paralyse. Tous ces rêves, toutes ces histoires que nous nous créons, cette multitude d'univers qui s'inventent et existent par eux-mêmes pour un temps, ce sont autant de voyages que nous faisons en nous-même.

Florian Rieder



La ligne de la Vie

Loins sous terre, dans un serpent de fer

Des inconnus se font face.

Si proches et pourtant si lointains.

Différents et pourtant semblables.

Un nourrisson pleure dans les bras de sa mère passive. Elle agace les gens.

Deux gamins, peu soucieux des autres, se tirent les cheveux en poussant des cris.

Trois jeunes adultes se saoulent à la vodka, peu regardants de l'heure, indifférents aux regards plein de reproches.

Quatre banquiers richement parés discutent d'argent et de profit, de leur femme et de leurs enfants, de la routine qui s'installe.

Cinq femmes aigries, bécasses ridées, critiquent la décadence de la jeunesse.

Ainsi vont les gens, ainsi va le métro

Jusqu'au bout de la ligne.

Florian Rieder



Le protagoniste

Le réveil est difficile.
Sensation classique.
Je me lève.
Mon estomac, noué, me rappelle la soirée de la veille.
Faut assumer.
Mes idées se mettent gentiment en place.
Elles suggèrent des scénarios plausibles d'une journée à vivre.
Je me vois, interprétant des rôles aussi différents qu'improbables dans chacun d'eux.
J'aborde spontanément cette blonde dans le train.
Sentiment de confiance.
Puis je balance à la pétasse du groupe ses quatre vérités, sous les regards impressionnés de mes camarades.
Sensation de fierté.
Et puis je me trouve pathétique.
Le temps de merde me décourage un peu, mais j'ai connu pire.
Le sprint que je pique pour attraper le bus me fait regretter chaque cigarette que j'ai pu griller, mais il ravive ma carcasse encore endormie ; un mal pour un bien.
Automatiquement, je me dirige vers la banquette près du conducteur, la seule entièrement vide.
Attitude renfermée.
J'aurais pu m'asseoir à côté de la jolie métisse.
Mais ce n'est pas mon scénario, et je n'ai pas de cran.

Led Zep fait frémir mes tympan, les virages de la chaussée, mes reins.
Le verre de trop resurgit spontanément sur le trottoir.
On dirait l'Italie.
Le hall de la gare, un carrefour surchargé.
Ca bouge dans tous les sens, ça bouscule et ça ne s'excuse pas.
Comportements indifférents.
Les gens semblent être en quête de quelque chose.
Déterminés, ils prennent le couloir de droite, ou de gauche, comme si leur vie en dépendait.
Je prends celui de droite, parce que je vote à gauche.
Envie insensée.
Je m'allume une clope.
Demain c'est promis j'arrête.
Impression de déjà-vu.
Attendre son train, c'est attendre un changement dans sa vie.
Un moyen de s'enfuir, un nouveau souffle.
Quelque chose d'espéré, ou d'inattendu.
J'aperçois une issue.
Les rails tremblent.
Je m'évade.

Mlle Diserens



Monsieur, vous m'entendez ?

Monsieur, vous m'entendez ?

C'est la longue semaine qu'il vient de passer, la journée qui n'en finissait plus. La promotion qu'il a loupée, ses collègues faux-culs et son connard de patron.

C'est ces heures supp' jamais payées, son salaire piteux et ces éternelles migraines, son costume trop petit. Sa cravate mal nouée.

Monsieur, vous m'entendez ?

C'est sa femme qui ne l'est plus, son appart' pitoyable et sa Renaud d'occasion. Son fils distant, le nouveau beau-père remplaçant. Sa voisine emmerdante, son loyer démesuré.

C'est son grand lit froid et ses soupers en solitaire. Ses continuelles larmes contre l'oreiller.

Monsieur, vous m'entendez ?

C'est l'énième bouteille de whisky, ses cris de détresse. Les passants apeurés et l'image du pauvre alcoolique sanglotant comme un mal-aimé. C'est le cerveau qui flotte et les cinq sens en standby. C'est la route qu'il traverse, les phares éblouissants. Le parchoque qui le supporte.

Monsieur, vous m'entendez ?

C'est ses tympanes qui sifflent, la douleur qu'il ne sent plus. Ses yeux entrouverts et le conducteur horrifié. Les sirènes stridentes et les blouses blanches. C'est son corps fatigué, son cœur brisé. Son être accablé.

Monsieur, vous m'entendez ?

Mlle Diserens



Envole

Je suis assise sur la terrasse de mon école. Il fait chaud. Le soleil s'est frayé un chemin entre les nuages et ses rayons viennent titillés mon visage

Je ferme les yeux

Je m'imagine m'envoler, quitter la prison que représente mon corps

Soudain lorsque j'ouvre à nouveau mes yeux, je suis au dessus de moi-même

Plus de gravité, plus de réalité pour moi

Je suis libre

Je commence à me déplacer

Les murs ne m'arrêtent plus, je les traverse comme un fantôme

"Et pour l'exercice suivant, vous allez devoir utiliser ce programme qui..."

Ah, une classe d'informatique !

"...diviser x pour obtenir..."

Ici c'est mathématique

Je continue mon voyage improvisé et passe par des classes de français, de chimie, de langues,...

Soudain une mélodie vient chatouiller mes oreilles

Je la suis

Elle me fait sortir de l'école

J'aperçois des élèves profitant d'une pause pour se prélasser au soleil

Je vois une classe jouant au foot et entend leur prof les exhorter de jouer "correctement"

La musique augmente

Je file à travers les rues

Les personnes se font ombres

Les magasins deviennent de simples formes

Je vais de plus en plus vite

Tout se confond, se mêle, se fusionne

Moi-même je me mélange à cet amas qui ne semble même plus avoir de couleur

La vitesse augmente encore, tout comme la musique

Tout est informe, tout est blanc

Ne reste que cette impression de liberté

Et puis soudain, j'arrive enfin à la source de cette musique

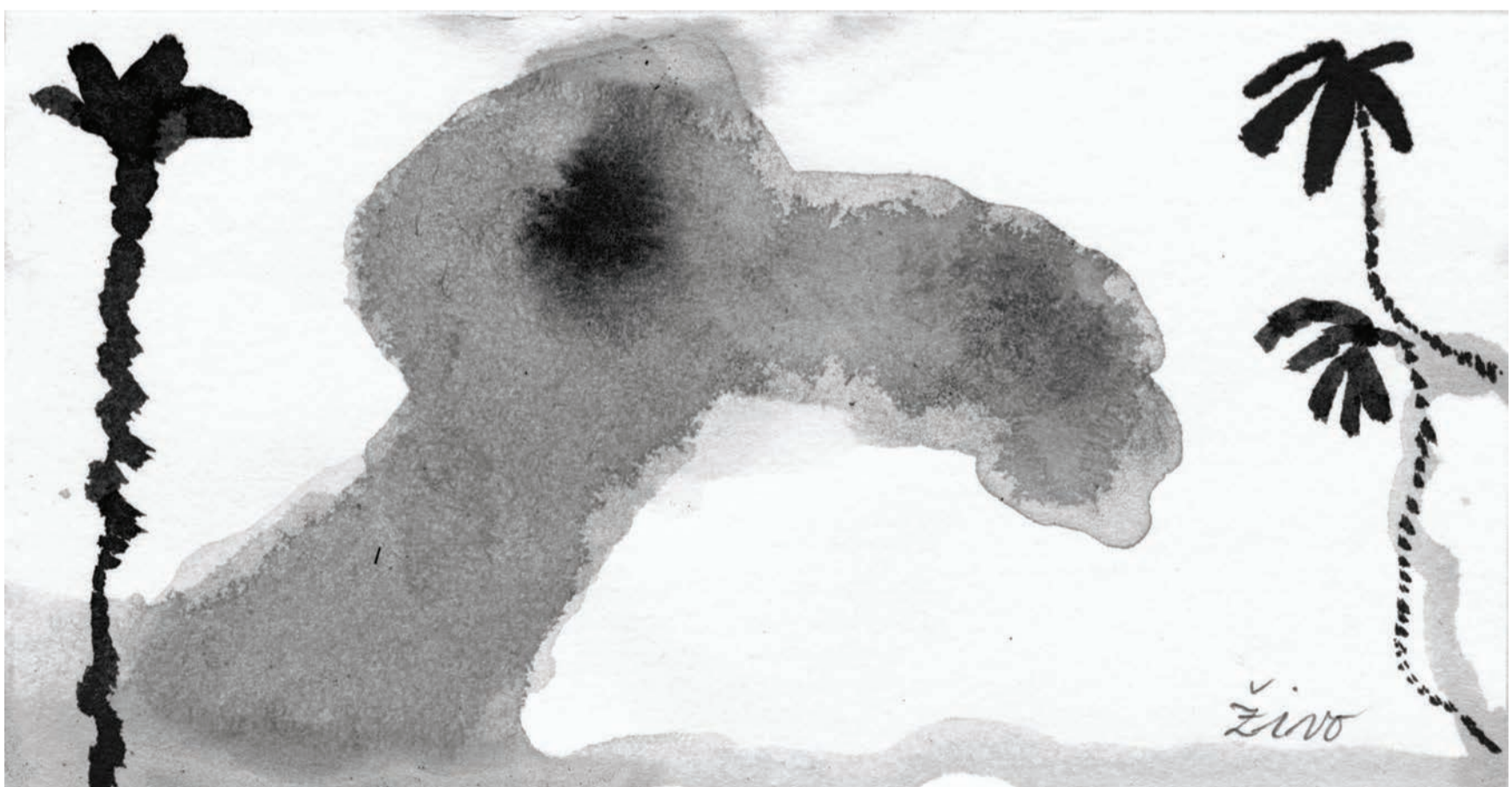
Tout s'arrête soudainement et le choc est tellement puissant que j'ouvre les yeux pour me

retrouver sur cette terrasse, dans ce corps que je n'avais jamais quitté

Une ville aveugle

Il marche tranquillement
Bruit de pas
Sa canne frappe le bord du trottoir
Métronome régulier
Ses lunettes reflètent le soleil
Absence de couleur
Des claquements pressés passent à ses cotés
Odeur de parfum féminin
Les rayons réchauffent son visage
Chaleur bienvenue
Une voiture grille un feu rouge
Cacophonie de klaxons
Une classe de jeunes enfants le croise
Questions innocemment déplacées
Une camion fonce livrer ses produits
Moteur bruyant
Il entre alors dans un building
Fraîcheur et air conditionné
Les coins de sa bouche se relèvent
La plaque en relief sous ses doigts lui indique qu'il est arrivé à bon port

Roxanne Monget



ICI AUSSI

Ecrire sur le monde

Hypocrite, égoïste

Qu'on voudrait

Qu'on ne tente pas de juste

Tout

On détruit

Tue

Mange, absorbe

Comme
La lave

D'une nature

Une personne

Un lieu

D'un temps

Mais avant tout

Le monde

Un monde

Des villes

Habiter

S'approprier

Recracher

La nature

Aimer

L'histoire

Un voyage

Sincère, altruiste

Posséder

Habiter

Ou s'approprier?

Nous est dû

Reconstruit

Fait naître

Puis recrache

D'un volcan

Déchirée
Aimée

Un objet

Une histoire

Passé
Présent
Futur

Dans le temps

Camille Julmi

Petit homme

Petit garçon né en février

Une grande fierté

Petit garçon je ne t'ai pas connu

Mais cette histoire je l'ai vécue

Jeune homme sérieux

Parfois paresseux

Et pas peu fière

De sa petite soeur, la dernière

Mais son adolescence

Douce période d'absence

Il l'a oubliée

Trop stressé

Tous les soirs les lèvres serrées

Il se retient de crier

Peu de temps plus tard

Il en devient hagard

Le câble lâche

Jeune homme perd ses attaches

Ses paroles sont floues

Il devient fou

Les parents s'inquiètent

Il perd la tête

Un verdict tombe

Arrive comme une bombe

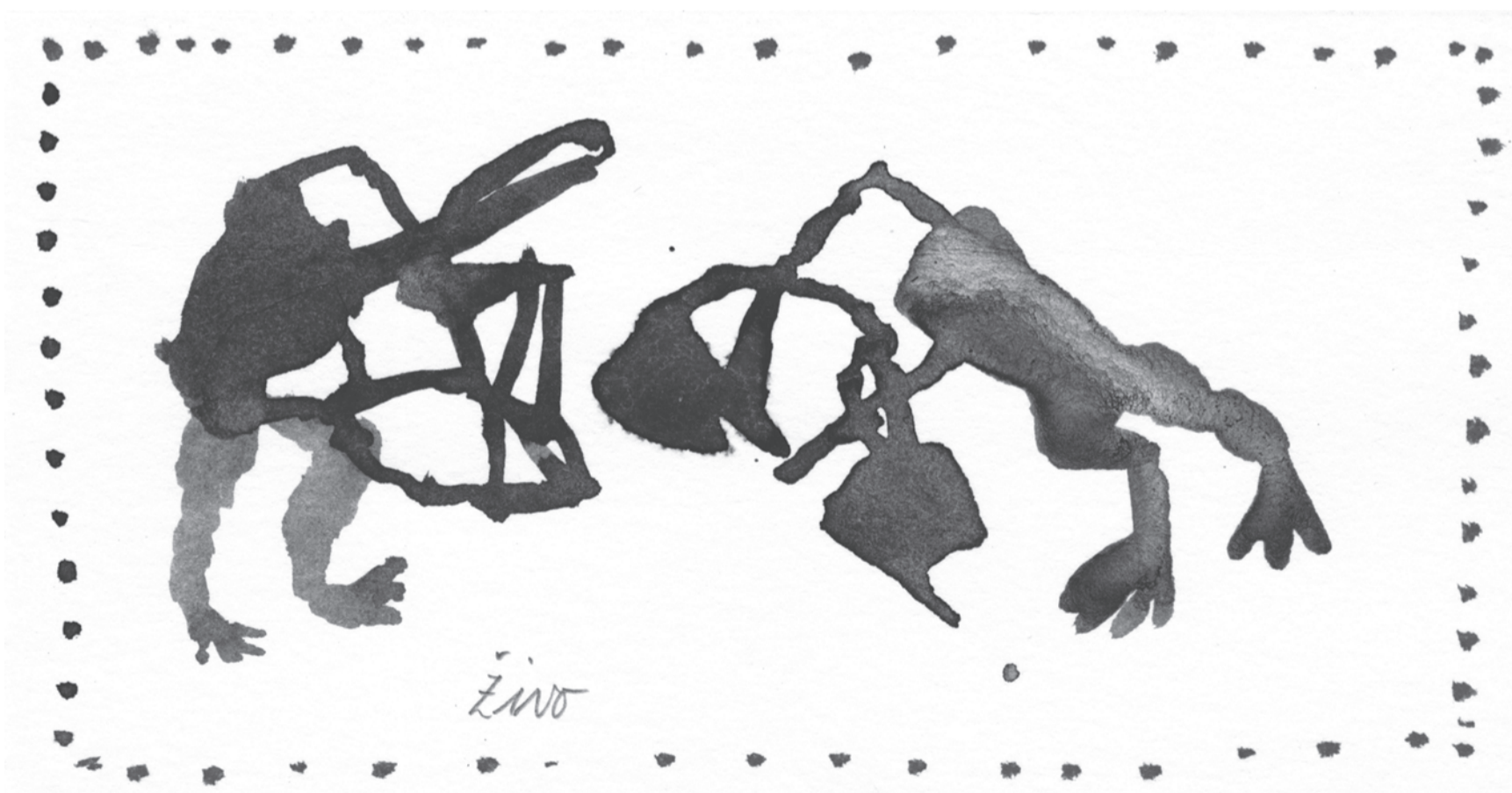
Anonyme



Voyage d'un nuage

Le voyage
D'un nuage
Qui passe
Se prélasse
Au dessus des terres
Au-dessus des mers
Qui lâche ses larmes
Dépose les armes
Sur chaque continent
En quelque temps
Le tour
D'un monde sourd
A ses envies
Au cris
D'un petit nuage meurtri

Camille Julmi



Clap...

Ma nuque abandonne la partie
Ma tête glisse contre la vitre froide
Tout s'embrouille et s'obscurcit
Voix, grincement, clap, grincement, bousculade

Son devient berceuse
Lueur devient veilleuse
Le monde s'en va
Clap, m'emmènes-tu avec toi ?

Clap grincem...

clap

une voix ?

cla...

cl...

Il reste moi

Et

un

rêve.

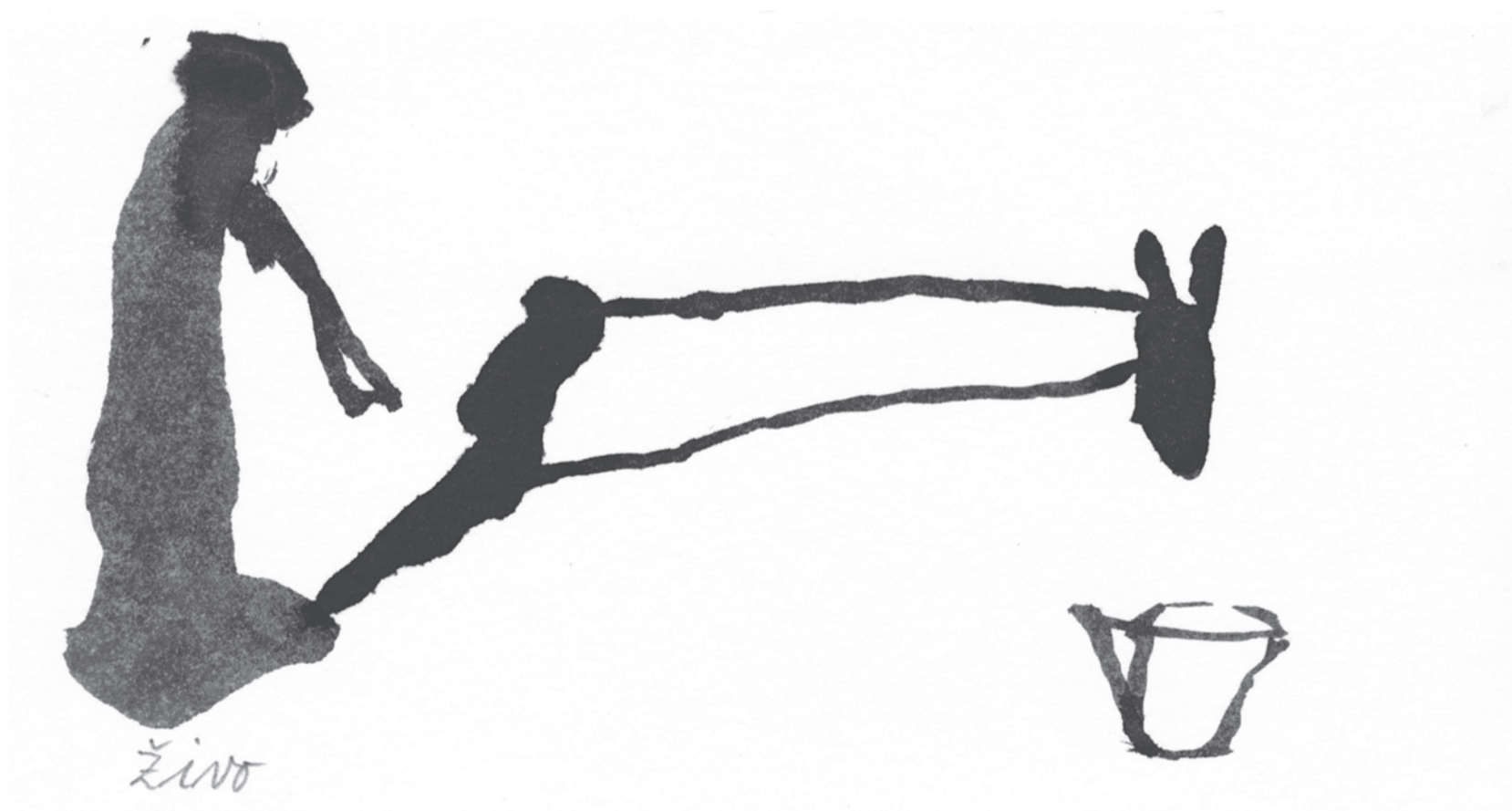
Berthinerte



Pensées d'enfant :

Maman.
Moi.
Jocelyne.
On part en voyage, en vacances.
Train.
Rempli.
Inconnus.
Je suis toute excitée, je suis heureuse.
Trottinette.
Rouler.
Envie.
Maman n'est pas d'accord, me tire en avant.
Cris.
Pleurs.
Renfrognement.
Le chauffeur est effrayant, il fronce les sourcils.
Regard assassin.
Incompréhension.
Essais d'explications.
Le chauffeur s'énerve, crie.
Silence.

Blandine Chappelier



Aventure Gare-gantuesque

Lundi matin, 8h45, des quais à perte de vue. Des gens, des gens partout. Malgré le temps maussade, la bonne humeur l'emporte. Perdue au milieu de la foule, j'observe le flux d'activité continu qui anime la gare. Tous mes sens s'éveillent et s'amplifient. Déjà levés depuis longtemps, les vendeurs, les voyageurs et les fonctionnaires s'attèlent à leurs tâches quotidiennes. La bonne odeur de pain chaud qui remplit la gare d'une délicieuse odeur ne fait que réveiller ma faim. Je me dirige vers le quai numéro 8. Le mal de pied commence à se faire sentir à peine mes baskets ont frôlé le départ de la petite pente grise menant vers l'extérieur. Au milieu, mon regard s'arrête sur un groupe d'individus plutôt jeunes, mais déjà bien alcoolisés. Non loin de là, j'entends aboyer un jeune chien tout fou qui ne veut pas suivre sa maîtresse. Mais un vieil homme un peu trop pressé me sort de mes observations en me poussant d'un vif coup d'épaule. Enfin arrivée en haut, je m'engouffre dans un amas de personnes attendant leur train. J'avance, je guette. Mais trop de gens. Je panique et me concentre alors sur mon objectif : retrouver mon groupe.

Ninon Perret



Bienne vs mes pensées

Bienne, une ville comme une autre. Avec ses bâtiments, ses habitants et ses coutumes. Comme partout ailleurs, les gens sont habitués à la routine, ils prennent cette même ruelle bordée de magasins, jours après jours, ils passent devant ce même institut, un capuccino à la main pour essayer de se réveiller. Seul leurs pensées, leurs rêves changent. Chaque matin, une nouvelle envie, un nouveau désir, un nouvel espoir. Et tous les soirs, ils rentrent en reprenant cette même ruelle, en repassant devant ce même institut. Un sourire aux lèvres si les rêves du jour se sont accomplis ou les larmes aux yeux si la déception les a gagnés.

Bienne, une ville comme une autre. Première fois que je viens par ici, donc pour moi, pas d'habitude, juste le regard à la fois curieux de tout ce qui m'entoure et à la fois vague. Eh oui, je suis à Bienne, toutefois, je me sens ailleurs, loin d'ici. Mon esprit est, comme toujours, resté auprès d'elle. Chaque pensée qui me vient se tourne vers elle. Une inquiétude s'est transformée en obsession. Est-ce qu'elle sera là quand je vais rentrer, quand je me réveillerais demain matin, dans une semaine, dans un mois, dans un an... ? On ne peut pas prévoir l'avenir, ni même contrôler le temps qui passe. Quant à moi, rien n'est plus sûr. Le temps, les expériences, les joies et les déceptions transforment les gens. Mais j'ai peur, peur qu'elle ne me voit pas changer, grandir, évoluer. Peur qu'elle s'en aille sans crier gare, que le temps et surtout son vécu aient raison d'elle. Alors comment voulez-vous que j'observe, que j'avance à l'aveugle dans cette ville pourtant bien sympathique si elle hante autant mes pensées ?

Ninon Perret



Bien choisir son voyage

C'est bien beau de voyager, l'aventure, les nouvelles cultures, la cuisine typique et les visages inédits.

C'est bien beau de voyager, mais pas ce voyage-là, c'est trop tôt, trop rapide, trop brusque.

C'est bien beau de voyager, mais je ne peux pas te laisser faire ce voyage, non, pas celui-là ! Tu peux faire du camping en famille, partir au soleil avec des amis, aller hiberner en antarctique, mais pas faire ce voyage-ci.

C'est bien beau de voyager, mais quand c'est ton dernier, c'est plus pareil. Tu laisserais derrière toi tous tes souvenirs, tous les moments heureux. Tu laisserais derrière toi tous ces gens, ces gens qui t'aime, moi.

C'est bien beau de voyager, mais pas comme tu le voudrais. Pars avec toutes tes affaires au lieu de vouloir tout laisser derrière toi !

Alors oui, c'est bien beau de voyager, et si tu veux vraiment le faire, fait le autrement ! Pars, dépêche-toi d'aller prendre un train qui t'emmènera loin d'ici. T'aurais déjà du faire ta valise il y a bien longtemps. Alors oui, voyage, prend un putain de train et sauve toi loin d'ici ! Merde, c'est vrai quoi, j'en ai marre de toujours avoir peur pour toi, peur d'entendre les cloches de l'église sonnées au lieu du sifflement d'un train. Alors va, choisi un train, n'importe lequel et pars !

Ninon Perret



L'invitée: Elodie Masin, étudiante à l'Institut Littéraire Suisse de Bienne

Dans le ventre du train russe

Battements des roues sur le fer
Roulements – Ram ta ta tam – Ram ta ta tam – Ram ta ta Ram !
Bercement chaud du train
Musiques et couleurs des paysages
Tout défile pour moi par la fenêtre
Je ne peux rien retenir
Mes pensées comme le paysage s'en vont, défilent
Impossible de savoir précisément à quoi je pensais
Et pourtant le souvenir d'un sapin vu devant un lac me rappelle le visage, la voix, la scène à laquelle je pensais à cet
instant
précis et vague
car il y a le moment et la spontanéité, incontrôlée, de ma pensée
Ram ta ta Ram – Ram Ram Ram tam!
Roule et bat le train qui glisse, flirte avec le paysage, s'immisce en lui, au travers de lui.
Lacs, maisons, drapeaux, plages, rassemblements humains, foules, plaines, toundras, sapins, forêts, chemins ferrés
Ce bercement, ces échos d'images, de pensées engendrées
Comme le tumulte du monde qui me parvient par
tous les sens
depuis le ventre chaud de ma mère

Elodie Masin



On n'est jamais nulle part

Aujourd'hui, ce matin, l'embarquement. Je suis montée sur le bateau qui m'emporte sur l'Océan.

Mais tout me semble abstrait : je pars d'une ville de la terre ferme pour en rejoindre une autre. Et pour cela, je traverse ou survole du liquide, seulement du liquide. Ce liquide me porte, moi et la bateau, les marins, le capitaine, les autres passagers.

Tributaire du liquide et de ses humeurs, caprices, colères, grondements, furies, pleurs, sourires accalmies, rayonnements, joie.

La palette des émotions humaines est chantée par l'Océan.

Malade pendant quatre jours. Ce matin, je sors sur le pont. Je vais mieux.

Des femmes et des hommes avec des enfants. Ces derniers bondissent comme des chatons pour attraper les mouettes. Elles les narguent, majestueuses, dans un grand éclat de rires haletés.

Des marins se hissent le long des cordes pour rejoindre les sommets des mâts. Que voient-ils ?

Ce que je vois moi, seulement avec plus de hauteur.

La nuit passée, j'ai rêvé que j'étais prisonnière sur un navire au milieu de l'océan. L'enfermement ressenti venait de l'étrangeté du navire, de ce sentiment sans fond d'ennui, de malaise, de stress de devoir *faire quelque chose*. J'étais en fait sur le navire par contrainte, avec des membres de ma famille : mon père, ma sœur. Ma mère, je la cherchais intérieurement. Elle était très présente en moi.

Et rien alentour du navire pour s'aider, rien de quoi s'inspirer : de l'eau, de l'eau, de l'eau. Mouvante. J'en buvais la tasse. Mon cerveau était submergé, presque un arrêt cérébral. Désœuvrement. Immobilité. Le bleu de l'eau et du ciel, dans ce rêve, étaient pour moi le *rien*. Comment se sortir du rien ?

Mais à mon réveil, j'ai constaté que l'Océan de la réalité a une âme, un mouvement. Le remous des eaux fait tanguer, sans qu'on puisse l'en empêcher, quelque chose en moi. Brassement. Le mouvement des eaux réveille mon propre mouvement.

Je passe les soirées et les journées à bavarder avec deux filles que j'ai rencontrées sur le pont. Parler, c'est important.

Cette nuit j'ai vu. J'ai su. Su que je n'étais pas nulle part. J'ai une place, un point de vue, dans l'Océan du réel, et dans celui que je porte dans mes flancs, mon cœur, ma tête.

Cette nuit, j'étais un goéland ou un albatros et je survolais l'Océan étincelant des cendres lumineuses du soleil. L'air était propre, clair, pure, si pure. L'Océan calme, un sommeil d'enfant.

Tout d'un coup, je voyais en bas une nuée d'oiseaux qui s'élevait d'une île couronnée de deux hautes tours. Les vagues semblaient faire un halo tout autour. Et l'île-navire avançait sur l'eau.

Quelque chose de radieux. D'absolu. On aurait dit Venise.

Portrait sauvage

Une femme jeune

Debout

Au milieu de verdure, fils de mousse, lianes

Se fond, confond

avec elles

Coule et respire en elles.

Une femme

Au long regard

Une main posée derrière sa tête

Un rayon de soleil se glisse sur

Son profil

Sus

Son cou

Le feuillage dense de quelque forêt
tropicale qui

L'habille

Le buste

Nu

Sa peau mate

Ses seins petits qui pointent sous la chaleur

Sont légèrement flétris

Par une bouche de nourrisson

peut-être

Sa main robuste aux doigts saillants posée
sur une branche se confond avec

L'écorce et sa rudesse

Une main qui a trop vécu, en décalage avec
la peau lisse du visage

Sa peau mate

Rejoint aussi les branches

Une femme sauvage

Et qui par conséquent a

le raffinement de la nature.

Elodie Masin



Zivo

Monsieur José

Devant la gare, tu descends du bus. Comme ta sœur et votre amie qui sont avec toi, tu marches de cet élan tranquille et réjouis, celui de la perspective du bal auquel tu te rends. Vous marchez ainsi et en promenant tes yeux autour de toi, tu l'aperçois, sur le côté, sur le trottoir tout à l'intérieur. Il s'agit de ce Monsieur que tu as rencontré à quelques reprises auparavant, sur le banc d'un arrêt de bus, le vendredi matin lorsque tu vas à ton cours de solfège. Tu le vois ce Monsieur, il ne t'a peut-être pas encore vue, mais tu hésites à aller à sa rencontre, ton train arrive dans peu de temps, tu as regardé ta montre en descendant du bus. Tu hésites encore à aller le saluer de vive main car tu sais que les êtres isolés ont d'avantages besoin de paroles que les êtres seuls comme toi. Mais le mouvement de ta marche se mue en une force, en une douceur, elles t'amènent à lui, tu lui souris et tu lui tends ta main. Il te tend la sienne et te regarde et tu sens que depuis le fond d'un endroit de lui-même il est en train de te rejoindre.

Tu parles la première :

-Bonjour !

-Bonjour. Comment vous vous appelez en fait ?

Tu lui dis ton prénom. Puis :

- Et vous ?

- José. C'est espagnol.

- Ah oui, *Rosé*...

-Oui voilà, exactement.

Tu le vois et tu penses que son prénom à la sonorité du soleil ne s'inscrit pas sur son visage blanc et fatigué, marqué de plis. Et cependant tu sais que son prénom, c'est lui, c'est cet homme qui se tient en face de toi. Fatigué et âgé, et pourtant cette tendresse si fraîche en lui, qui sort, qui se répand en toi quand tu es en sa présence.

Un silence dans lequel il te regarde. Ta question de « Comment allez-vous ? », il la prend au sérieux et t'explique réellement comment il se sent :

-Je viens ici, dans ce café que vous voyez là, pour voir, écouter. J'écoute, j'écoute, mais ça ne donne souvent pas grand-chose... Alors, j'écoute les oiseaux, j'aime les écouter. Mais je préfère écouter les humains.

Il te regarde, ses yeux bleus se plissent, la lumière

intense de fin de journée leur donne une brillance de larmes. Quand il parle, sa lèvre inférieure se creuse et révèle des dents en bataille qui se chevauchent ou se croisent. En haut, peut-être n'y en a-t-il pas :

-Je ne sais pas, pour vous, qu'est-ce que représente un samedi soir ou une fin d'après-midi un samedi ?

La question te surprend. Jamais tu ne te l'es posée. Tu réalises que tes habitudes, c'est de ne pas en avoir, et que parfois même, tu te creuses en puits de solitude le samedi soir. Mais tu lui réponds que le samedi pour toi, c'est retrouver des amis. Tu n'as pas son courage à lui de confier ta nuit, camouflée derrière le soleil de ta jeunesse de visage, de corps.

José répète « retrouver des amis ». Tu t'en veux de ta réponse. Tu sens son haleine forte. La faim ? Une haleine de faim et de solitude, comment manger seul ? Toi non plus, tu ne sais pas faire ça :

-Vous êtes sûre que vous ne voulez pas qu'on se donne la bise ?

Il te l'avait proposé des mois auparavant, la première fois que vous vous étiez rencontrés. Le chemin de ton regard avait croisé le sien, déjà cette douceur t'avait envahie, avais formé tes phrases, ton attitude vis-à-vis de lui, tu l'avais salué, il avait fait de même. Tous les deux assis sur le banc d'un arrêt de bus, un peu éloignés l'un de l'autre, tu avais vu son dos bombé, ses mains jointes sur la courbe de sa canne, une mollesse, une tristesse blanche, c'était son être. Tu avais dit qu'il faisait beau, que c'était agréable même s'il faisait froid. Il avait regardé devant lui le jardin planté au milieu de la ville de l'autre côté de la route :

-Même s'il fait froid, les choses de la nature restent belles. Tout est bon à prendre, à apprécier.

Puis il avait baissé les yeux sur le livre à la couverture rose foncé que tu tenais dans une main.

-De quoi ça parle?

-D'une femme, l'écrivaine elle-même, qui rapporte ses observations et ses réflexions sur un centre commercial... Je...Attendez, je vous lis un passage que j'aime bien.

En lisant, tu avais soutenu la voix et articulé de toute ta bouche pour faire entendre le texte par-dessus la marée sonore de voitures qui s'écoulait devant vous. À la fin de

la lecture, tu avais levé les yeux sur lui, il te regardait de tout son être, il avait ouvert un bras vers toi, s'était penché en avant, avait avancé la tête. Tu avais eu un mouvement de recul et tu lui avais tendu ta main. Il l'avait pressée dans la sienne.

À présent, devant la gare, tu as un silence, et tu lui réponds :

-Oui, mais oui !

-Mais oui, une bise, c'est agréable.

Il ouvre son bras et chacun de vous se penche vers l'autre en posant sa main sur l'épaule vis-à-vis. Entre chacune des trois bises, José te parle :

-Merci. Je veux dire merci de me saluer, de venir parler.

- Merci à vous.

- Non, mais vous comprenez, les gens ne viennent pas naturellement vers leurs semblables. Vous voyez.

Ta sœur et votre amie s'approchent de vous. Elles te posent une question par rapport au distributeur de billets. Tu leur dis que vous irez ensemble voir ça. Tu te tourne vers José et lui présente ta sœur. Il s'avance pour lui donner la bise, elle s'avance aussi, elle est surprise. Puis, José donne la bise à votre amie. Il regarde ta sœur et te dit :

-Oui, maintenant que vous le dites, on reconnaît la famille dans le visage.

J'ai aussi une sœur, Yolande elle s'appelle, un nom aussi espagnol, j'ai passé toute mon enfance près d'elle, puis plus tard, aussi. C'est pour ça que je connais bien les femmes, enfin...je vois les femmes à travers ma sœur, à travers ce qu'elle est elle. Et je vois ma soeur à travers les femmes.

Ces paroles porteuses d'éternité qui se heurtent au temps si bref de l'arrivée des trains :

-José, je vous dis au revoir.

- Au revoir alors.

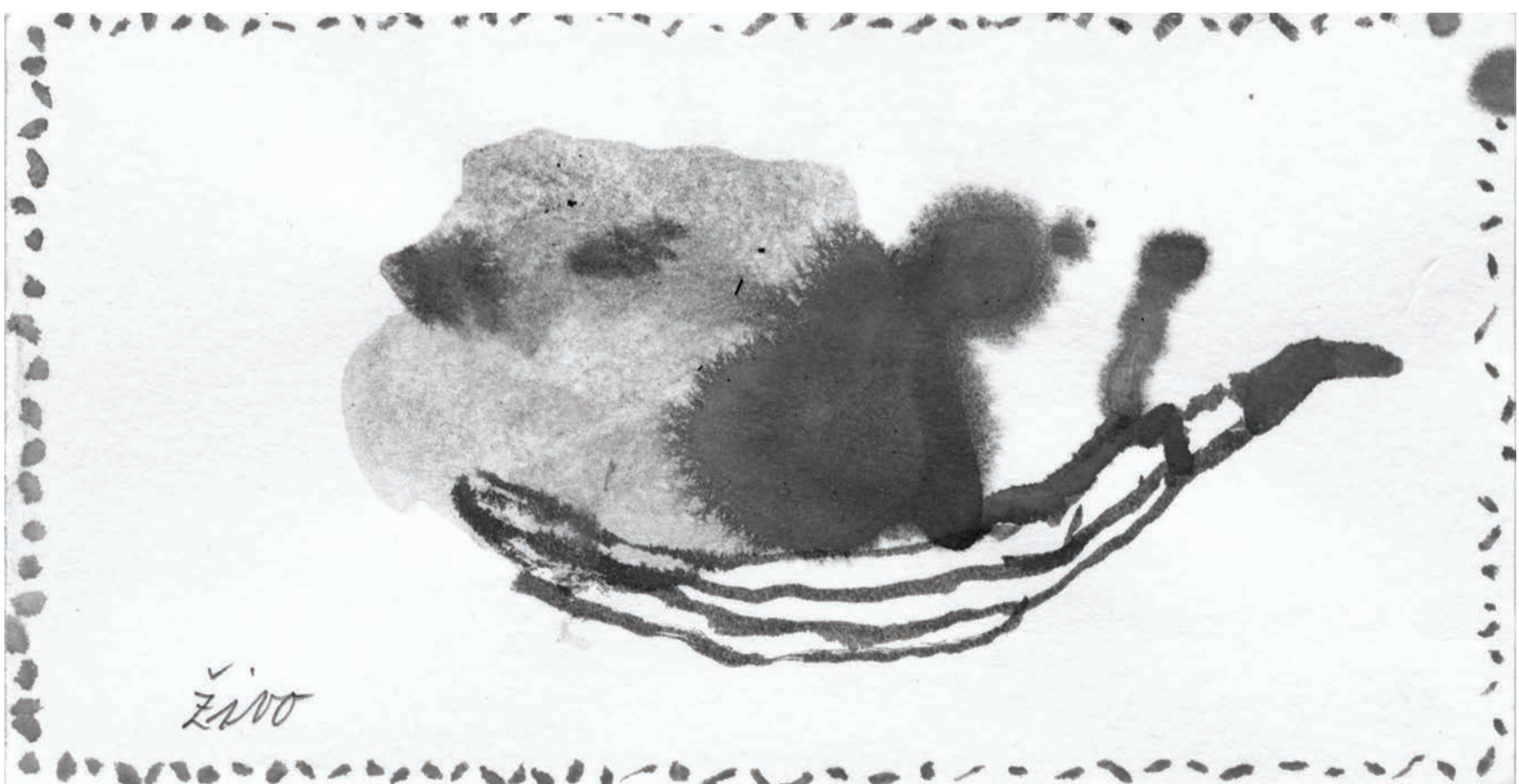
Il s'approche et toi aussi. Vous vous donnez la bise. José salue également ta sœur et votre amie.

Tu vas t'en aller mais il se tourne vers toi :

-Vous m'avez dit que vous, vous croyez en les humains ?

Tu acquiesces de la tête.

Elodie Masin



Théâtre

Voir autant d'étudiants ici a de quoi être réjouissant. Pour l'école, mais aussi pour nous. On se projette, on se revoit, on se remet à leur place. Et nous les imaginons aussi dans notre monde, dans notre petit univers de chance. Je pense à ceux d'entre eux que nous croiserons peut-être dans ces escaliers grinçants.

Comment peut-on imaginer qu'aucun d'entre eux n'est habité d'un truc, d'un courant, d'une petite graine d'écrivain ?

Impossible.

Impossible, surtout lorsque, sous nos yeux, ils sont à l'ouvrage. Concentrés, parfois malgré eux, sur un rectangle blanc rempli peu à peu, pas à pas, ligne à ligne, avec ce bouillonnement d'entre leurs tempes.

Ils jouent bien leur rôle.

Ne nous aveuglons pas : certains n'ont rien à dire. D'autres oui, mais se retiennent, retiennent leur main au-dessus de la page. D'autres encore noircissent plusieurs feuilles, lancés dans cet exercice avec la même application qu'à leur cours favoris. C'est à la fois un risque et une chance. On ne peut aligner sans nuances autant d'individus autour d'une même entreprise, si particulière. La véritable richesse peut se trouver ailleurs, au bout de la plume de celui à qui l'inspiration fait défaut ; on peut toujours écrire qu'on n'a rien à raconter.

Mais l'étudiant qui rentrera chez lui en n'ayant rien appris de cette journée m'importe tout autant que le plus impliqué dans cet exercice. Pour l'heure, il laisse son regard voler sur cette feuille qu'on lui a mis sous les yeux avec pour instruction de la remplir, comme chacun de ses homologues de part et d'autre de lui, comme on l'attend de lui. Il joue à l'élève.

Je le connais bien. J'ai été et suis toujours, sans doute aucun, comme lui. C'est du gymnase, ce gigantesque théâtre, que l'on hérite de cette conduite. Parlons-en, de ce que ces années peuvent être et de ce qu'elles ont été pour moi et pour tant d'autres.



C'est un immense jeu. Ainsi, chaque rôle des comédiens qui se tiennent devant nous en ce moment est identifiable. On l'y retrouve, celui jouant l'élève désintéressé perché au sommet de sa nonchalance. Ou encore cet élève-ci, qui voudrait écrire et partager, mais se laisse retenir malgré tout par l'image qu'il se doit de donner, celle d'un jeune sincèrement, forcément ennuyé. Il y a celui-là également, qui laisse aller sa main sur la page, sans réfléchir, sans faire de bruit, studieux. Et puis son voisin, délaissé de toute inspiration, tout aussi silencieux.

Mais cette comédie ne saurait se limiter aux élèves : il y a également ce professeur, jouant les dupes quand ses étudiants s'efforcent de clamer que « tout se passe au mieux », désespérés en réalité de fuir son attention. Fermer les yeux, c'est une chose qu'il maîtrise bien, apprise des nombreuses fois où un jeune, tous talents d'improvisation déployés, brode autour d'un ouvrage qu'il n'a pas lu.

Cette part du souvenir de ces années reste vive : des heures sans intérêt qui n'en finissent pas, d'autres, trop courtes, qui nous passionnent. Des matières dont on n'a rien à cirer, des profs qu'on adore, des profs qui parfois, ou toujours nous agacent ! L'étudiant qui joue à l'étudiant, l'enseignant à l'enseignant.

Cette journée est peut-être semblable à n'importe quelle autre au gymnase, seuls le lieu et les consignes changent.

Mais tout cela n'est en aucun cas regrettable ou négatif, cela a énormément à inculquer aux gymnasiens. Je suis reconnaissant pour toutes ces années qui nous auront appris l'art délicat et indispensable qu'est l'improvisation, aussi sûrement que n'importe quel théorème ou démarche de dissertation.

C'est le lot du gymnase. Il peut être vécu comme ce jeu qu'il est, où l'on est sûr de porter, qui du prof ou de l'étudiant, un masque. Ce sont des métiers d'uniforme où ce dernier est davantage une attitude qu'un assortiment d'habits. Au fond, la seule question qui importe, qu'un élève prétende connaître un livre qu'il n'a jamais ouvert, maîtriser un sujet de mathématiques dont il ignore tout, ou qu'un enseignant ferme les yeux sur leur inactivité paresseuse, est la suivante ; suis-je un bon comédien ?

Samuel Macherel



Fragments du texte : Un Été

Ce texte fait partie d'un diptyque.

Annie marchait dans la rue, flânant au bord de la Seine.

Il avait fait beau toute la journée, c'était un des premiers jours d'avril, l'air était doux, on pouvait sentir l'agréable parfum du printemps nouveau. En cette fin d'après-midi le soleil réchauffait encore les visages.

Heureuse, Annie souriait au monde. [...] Ses yeux couleurs roches parcouraient les rues et emmagasinaient le moindre détail. Les nouveaux amoureux sortaient le bout du nez, chantaient les louanges du printemps, bécotaient leur petite-amie à chaque coin de rue. On voyait des poètes griffonner quantités de choses avant de jeter, peut-être, le papier à l'eau, éternellement insatisfaits de leur travail. De vieilles femmes étaient assises sur les bancs qui bordaient le fleuve, elles nourrissaient les oiseaux ou tricotaient quelques petites laines pour les soirées fraîches du printemps. Les hommes marchaient d'un pas moins vif qu'à l'accoutumée, le regard bienveillant, riaient lorsqu'un enfant les bousculait et s'amusaient de le voir courir après les oiseaux.

Arrivée au Champ de Mars, Annie s'assit et se mit à observer les gens. Installées dans l'herbes, des femmes lisaient magazines ou livres et gardaient un œil vigilant sur leurs enfants qui criaient de joie en jouant à chat perché ou en se lançant un ballon mou. Leurs rires fusaient, s'envolaient avec les oiseaux. D'autres se promenaient en poussant des landaus couverts pour protéger du soleil la peau des nouveau-nés. On pouvait apercevoir des couples marchant main dans la main. Tous profitaient des derniers rayons du soleil. Le printemps, temps des amours nouveaux et des réconciliations, était là.

Un temps suspendu.

[...]



Un peu plus loin une femme marchait sur le chemin. D'abord Annie ne put distinguer son visage mais tandis qu'elle s'approchait, elle lui rappela une ancienne connaissance. Annie plongea dans ses souvenirs.

C'était il y a près de cinq ans, durant le mois de juin. Il faisait chaud. Sa famille avait été à la messe et Annie devait les rejoindre dans la résidence de ses grands-parents, située dans un petit village du Sud de la France, pour célébrer le retour de son cousin. Il revenait d'un voyage d'affaires en Afrique du Sud. C'était un avocat réputé et il lui arrivait souvent de se déplacer. La famille profitait donc de son retour pour passer l'après-midi ensemble.

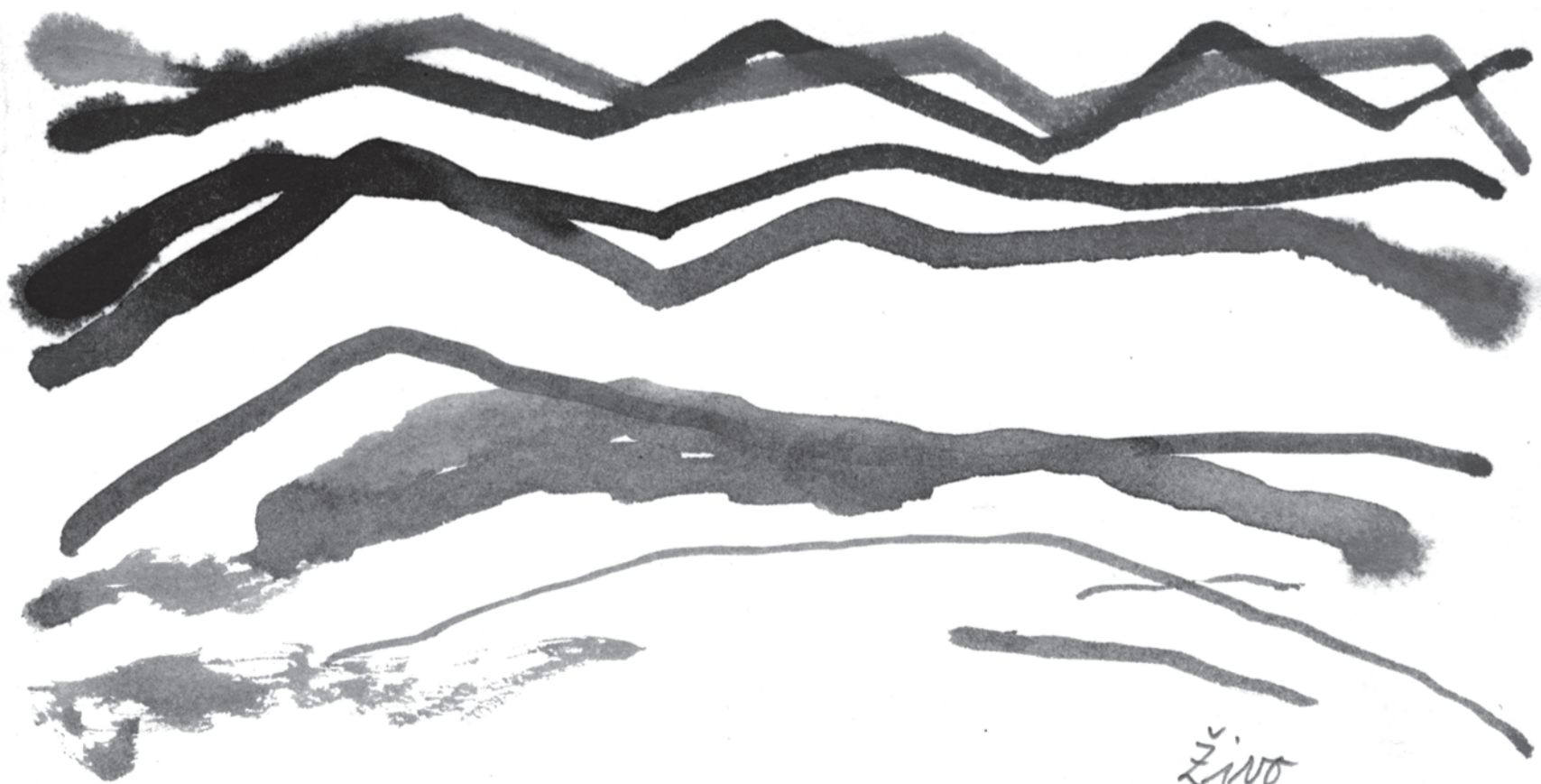
En entrant dans le domaine, le cœur d'Annie se réjouit à la vue de la grande et vieille maison de maîtres ; elle y avait passé tant d'étés. Elle avait prévu d'y rester quelques jours pour se retrouver, se reposer.

L'air était empli d'un parfum de fleurs. Elle marchait lentement le long de l'allée principale, s'approchant peu à peu de l'imposante bâtisse, se remémorant chaque détail des moments vécus en ces lieux. Son petit frère, de neuf ans son cadet, apparut sur le perron, ses boucles cuivrées brillaient tant au soleil que c'en était éblouissant, et il courut se blottir dans ses bras. Son sourire chaleureux, son rire claironnant, ses yeux clairs et son enthousiasme avaient manqué à Annie, cela faisait si longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus. En effet son métier de journaliste lui donnait peu de temps libre, qu'elle employait le plus souvent pour voyager.

Son grand-père le suivait d'un pas vif pour les rejoindre. Il serra longuement Annie dans ses bras puis il prit ses bagages et l'emmena sur la terrasse avant d'aller déposer ses affaires dans la chambre d'enfant qu'Annie utilisait lors de ses séjours.

[...]

Annie embrassa sa grand-mère avant de se diriger vers ses parents. Ceux-ci prirent de ses nouvelles et après avoir répondu à leurs nombreuses questions, la jeune femme alla saluer le reste de la famille. Le dîner fut servi, on se mit à table. Le repas se passa dans une ambiance joyeuse où chacun raconta de nouvelles anecdotes. Son cousin parla beaucoup, ses récits étaient



passionnants. L'après-midi s'écoulait paisiblement. Alors que les enfants retournèrent à leurs jeux, les discussions devinrent plus confidentielles.

Annie s'éclipsa pour retrouver un semblant de calme, elle voulait redécouvrir ces lieux qu'elle avait si souvent arpentés, dans lesquels elle avait tant joué, imaginant de folles histoires avant de s'endormir. Il y avait ici une part oubliée d'elle-même. Elle déambulait à travers les jardins. Dans chaque allée se trouvait un quelconque souvenir. [...]

Annie rencontra sa grand-mère au détour d'un chemin et elles marchèrent côte à côte, profitant chacune de la compagnie silencieuse et aimante de l'autre. Arrivées non loin de la terrasse, la vieille femme lui annonça qu'on avait invité la famille voisine à boire le thé. C'étaient de charmantes personnes, qui recevaient la visite de leur petite-fille. La jeune femme vivait à Bordeaux et travaillait comme critique d'art dans un journal célèbre ; elle était renommée dans le milieu et elle avait commencé sa carrière comme journaliste. D'après sa grand-mère, les deux demoiselles s'entendraient à merveille.

[...]

Annie, arrivée près des enfants, aperçut la Bordelaise. Elle portait une robe courte à volants très élégante et de fins escarpins verts assortis, et Annie se sentit honteuse, affublée de son simple jeans et de ce top blanc uni. Ses cheveux pendaient jusqu'au milieu de son dos, courant sur ses épaules, reflétant dans leur rousseur les rayons du soleil. Puis, comme Annie s'approchait, elle entendit sa voix, douce et chantante comme le bruit d'un ruisseau, elle fut traversée par un agréable frisson.

Son petit frère attrapa soudainement sa main, Annie le serra dans ses bras et, lorsqu'elle se dégagea de leur étreinte, elle vit que l'inconnue lui souriait. Elle avait des yeux verts, on aurait dit deux amandes. Son regard était franc même si l'on pouvait y lire une pointe de désarroi, elle semblait un peu perdue parmi ces gens. Mais son visage s'illumina lorsqu'Annie croisa son regard et elle engagea immédiatement la conversation. Toutes deux journalistes, elles se retrouvèrent tout naturellement à parler de leur travail. Leur conversation se prolongea après le thé et dura jusqu'à l'heure du dîner, où l'on invita les derniers arrivés à rester manger avec la famille. Le souper se poursuivit jusqu'à tard dans la soirée, puis comme les enfants commençaient à être fatigués, l'heure des « au revoir » arriva.



[...]

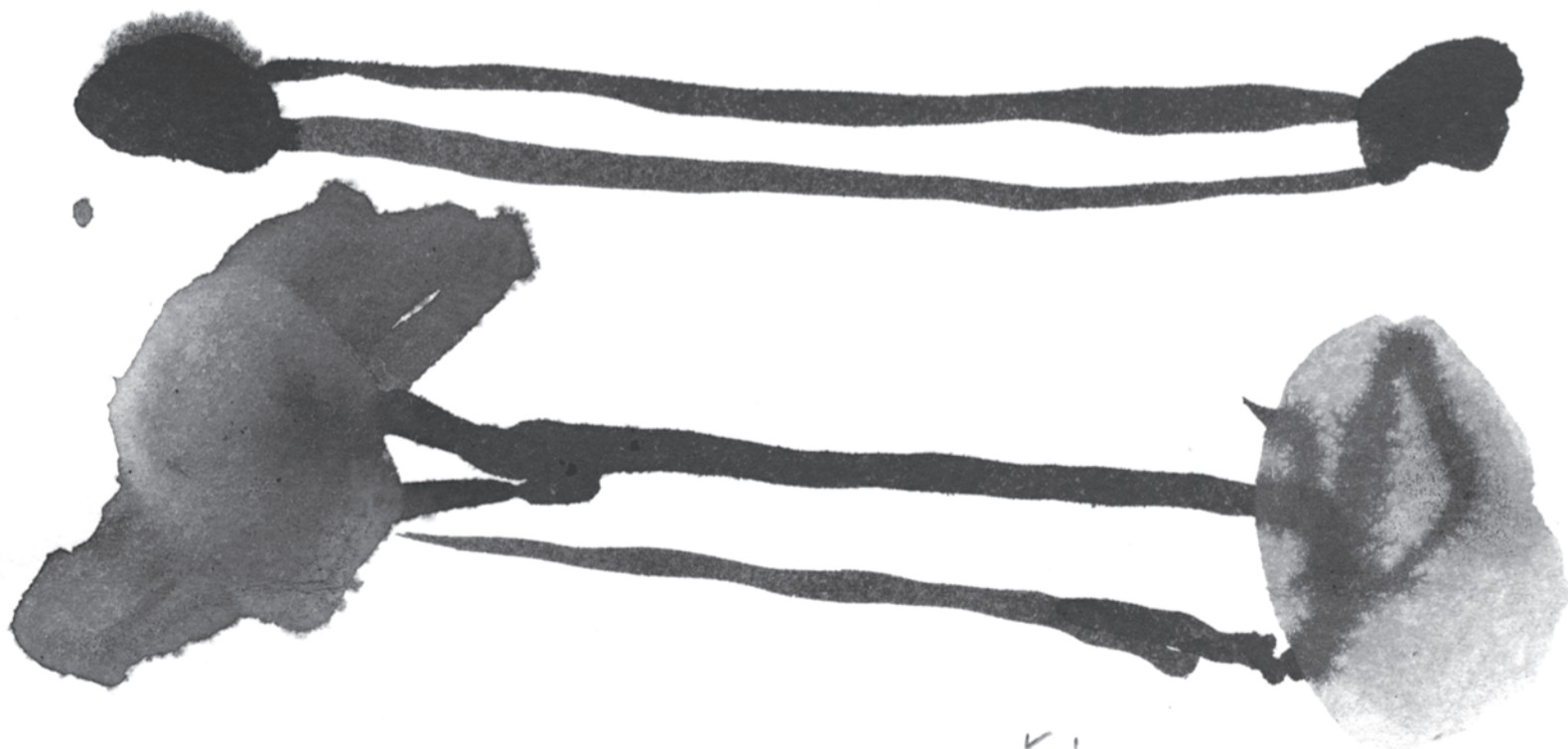
Annie passa une nuit agitée, se réveillant souvent, ayant l'image de la belle Sarah à l'esprit. Elle éprouvait à son égard un sentiment étrange, quelque chose entre l'envoûtement et le trouble, cette femme lui semblait exceptionnelle. Les moindres pensées d'Annie la ramenaient à elle, la rendaient fébrile. Elle connaissait ce frisson, il l'effrayait tant qu'il la fascinait. Mais que lui avait-elle fait ? Elle, Annie, qui s'était interdit l'accès à ce genre de sentiments. Cela faisait plusieurs années qu'elle évitait de rencontrer des gens, et là il avait suffi d'un après-midi avec une jolie femme pour qu'ils reviennent en force. Comment pouvait-elle s'être autant attachée à quelqu'un en un temps si court ? Quelqu'un qu'elle connaissait si peu ?

Le lendemain, après le déjeuner, Annie retourna à l'étang pour dessiner. Cela faisait quelques heures qu'elle était là, lorsqu'elle entendit des pas qui approchaient. Cela devait être l'un de ses grands-parents. Elle poussa un cri de surprise lorsqu'elle sentit une main se poser sur ses yeux. Un « chuuut ... » murmuré à son oreille vint aussitôt la rassurer. Puis elle se retourna et vit avec bonheur le sourire radieux de Sarah. Ce sourire ne fit que confirmer le sentiment inexplicable que ressentait Annie.

Celle-ci lui demanda alors de s'allonger à quelques pas, la demoiselle s'exécuta sans poser de questions. Durant l'heure qui suivit Annie dessina ce corps frêle, couché dans l'herbe tendre. Sa peau brillait au soleil, on aurait dit qu'elle avait de minuscules paillettes éparpillées à la surface de son corps. Elle avait fermé les yeux et se laissait aller à somnoler dans la chaleur de ce mois de juin. Une fois son esquisse terminée, Annie traversa lentement les jardins avec sa nouvelle amie et l'emmena dans une jolie clairière, [...].

Annie s'allongea, le ciel était vide, elle s'y perdit. Emportée par ses rêveries elle ferma les yeux, laissant dériver son imaginaire vers de douces passions.

Une ombre vint cacher l'astre, Annie sentit une douce caresse sur ses lèvres. Un sentiment étrange naissait en elle, si puissant qu'il lui semblait que son cœur allait éclater. Elle n'avait jamais goûté à une telle sensation. Elle était fébrile, presque fatiguée. Son cœur battait la chamade, il lui semblait que tout son corps en tremblait, elle gardait ses yeux clos de peur de rompre le charme, ses mains crispées au sol arrachaient la mousse tendre. Reprenant ses esprits, Annie lui rendit son baiser,



ZINO

ses mains prirent place autour du cou de Sarah et doucement caressèrent sa nuque. En se détachant, la belle demoiselle prit sa main et se leva. Elles sortirent du domaine et marchèrent tranquillement le long de la petite route de campagne, Annie ne comprenait pas où elles allaient mais elle la suivait docilement. Elle ne sentait pas la route sous ses pieds, elle était sur un nuage paisible, la seule chose la retenant au sol était la main de sa compagne. Puis elle aperçut la maison de ses voisins. Elles continuèrent jusqu'au fond de l'immense jardin. Là, Annie découvrit une petite cabane cachée derrière les arbres, un magnifique rosier y grimpait et embaumait l'air d'une enivrante odeur de tendresse.

Elles entrèrent, la porte claqua, elles se faisaient face. Annie brûlait d'un désir intense qui lui échauffait les tempes, elle avait les mains moites, son souffle s'était accéléré, elle ne souhaitait qu'une chose ; sentir à nouveau ses lèvres sur les siennes, pouvoir la serrer contre elle, lui faire comprendre qu'elle s'abandonnerait dans ses bras sans hésiter à renoncer aux promesses qu'elle s'était faite. Elle espérait ardemment qu'elle la comprenne d'un seul regard.

[...]

Le soleil se couchait lorsqu'elles sortirent de la maisonnette, les joues rosées, le corps encore marqué par les draps, des papillons dans les yeux. Elles se dirigeaient vers la grande bâtisse et avant d'en être trop près, Annie prit doucement la main de Sarah et l'embrassa délicatement ; ce baiser sonnait comme une promesse. La promesse d'une nouvelle rencontre, proche et intense. D'un bonheur inattendu.

Elles se séparèrent.

Le lendemain, le soleil perça les rideaux et chatouilla le fin visage endormi d'Annie tandis que les chants des oiseaux murmuraient à ses oreilles, elle se réveilla et cru avoir rêvé la rencontre passionnée de la veille. Un peu déçue elle descendit prendre son petit déjeuner. Quelle ne fût pas sa surprise lorsqu'elle entendit la voix de sa voisine ! Assise à la table, Sarah tenait une tasse de café fumant dans la main et parlait avec la vieille dame. Annie s'assit, embarrassée. Elle se versa une tasse de café au lait et prit un croissant qu'elle se mit à manger, encore vaguement endormie.

Le ciel était clair, la journée s'annonçait belle. Couché sur la terrasse, le chat paressait déjà sous le soleil matinal. Neuf heures sonnaient au clocher du village, Grand-mère se préparait précipitamment, tandis que Grand-père attendait tranquillement sur le perron. C'était dimanche, jour de messe. Ils partirent, la voiture cahotait drôlement sur la route, ils disparurent au tournant. Sans oser regarder l'invitée, Annie se mit à ranger la cuisine. Elle devait rentrer en fin d'après-midi, son train pour Paris partait à six heures précises. S'imaginer loin de Sarah, si fascinante qu'elle était alors qu'elle venait à peine de la rencontrer était une chose difficile à supporter. Elle décida alors de profiter de cette dernière journée en sa compagnie. Elle faisait la vaisselle et cherchait quoi dire mais aucun mot ne lui venait à l'esprit, son cœur battait à tout rompre et sa tête se mit à tourner. Elle sursauta lorsqu'elle sentit une caresse au bas de son dos mais ne broncha pas. Un baiser se posa sur sa nuque, des bras enserrèrent sa taille et descendirent lentement le long de son ventre, des mains vinrent se loger entre ses jambes. Elle n'osait plus bouger.

Jamais Annie n'avait espéré vivre quelque chose d'aussi intense. Elles étaient couchées à même le carrelage de la cuisine, Sarah blottie dans les bras de la journaliste. Puis elle se levèrent et s'observèrent, intriguées par le corps dénudé de celle qui lui faisait face. Annie était gênée par ce regard qui la pénétrait au plus profond de son âme, elle y lisait un désir profond et une sorte de satisfaction malicieuse.

Elles prirent une douche et mirent des habits propres, elles s'installèrent ensuite paresseusement sur la terrasse pour boire un autre café. Quelques minutes après les grands-parents d'Annie étaient de retour et tous préparèrent le repas dans une ambiance conviviale. La table fut installée, les parasols ouverts, les voisins prévenus que l'on servirait bientôt le repas, arrivèrent d'un pas paisible. Le soleil chauffait la peau, tous souriaient, la conversation était amicale, chacun passait un moment agréable. À la fin du repas, les deux demoiselles s'éclipsèrent dans une chambre vide et enfin Annie osa lui annoncer son départ imminent. La nouvelle ne sembla pas affecter Sarah qui lui proposa même son aide pour faire sa valise mais Annie n'y tenait pas, elle lui demanda alors de descendre et d'attendre en compagnie des autres.

Quelques minutes plus tard Annie les rejoignit, sa valise à la main. Elle la déposa dans le vestibule. La voyant arriver Grand-père courut jusqu'à la bibliothèque, prit son Polaroid et demanda à chacun d'aller sous le grand arbre du jardin.

Les deux jeunes femmes s'assirent sur la balancelle, Sarah osa même prendre la main d'Annie. Grand-père prit plusieurs clichés d'elles seules. La critique d'art ne regarda jamais l'objectif, elle gardait son regard fixé sur le profil d'Annie. Elles reçurent chacune une photographie, puis partirent faire quelques pas avant de se quitter, il était déjà cinq heures, Annie devrait bientôt partir.

Annie l'embrassa alors avec cette désespérante passion engendrée par les adieux. Mais déjà, Sarah s'absentait. C'est ce moment-là que les grands-parents d'Annie, accompagnés de leurs voisins, choisirent pour arriver...

Annie secoua la tête, revint à la réalité. Elle préférait ne pas se rappeler de la fin de cet été, tant cet épisode l'avait blessée. Cela avait marqué la fin de ses relations avec sa famille. Elle chercha dans son portefeuille, en sortit le fameux cliché et observa encore une fois le visage magnifique de cette femme. Puis elle releva brusquement la tête, elle était sûre maintenant. C'était elle ! Aucun doute.

Elle appela d'une voix forte et tourmentée : « Sarah ! »

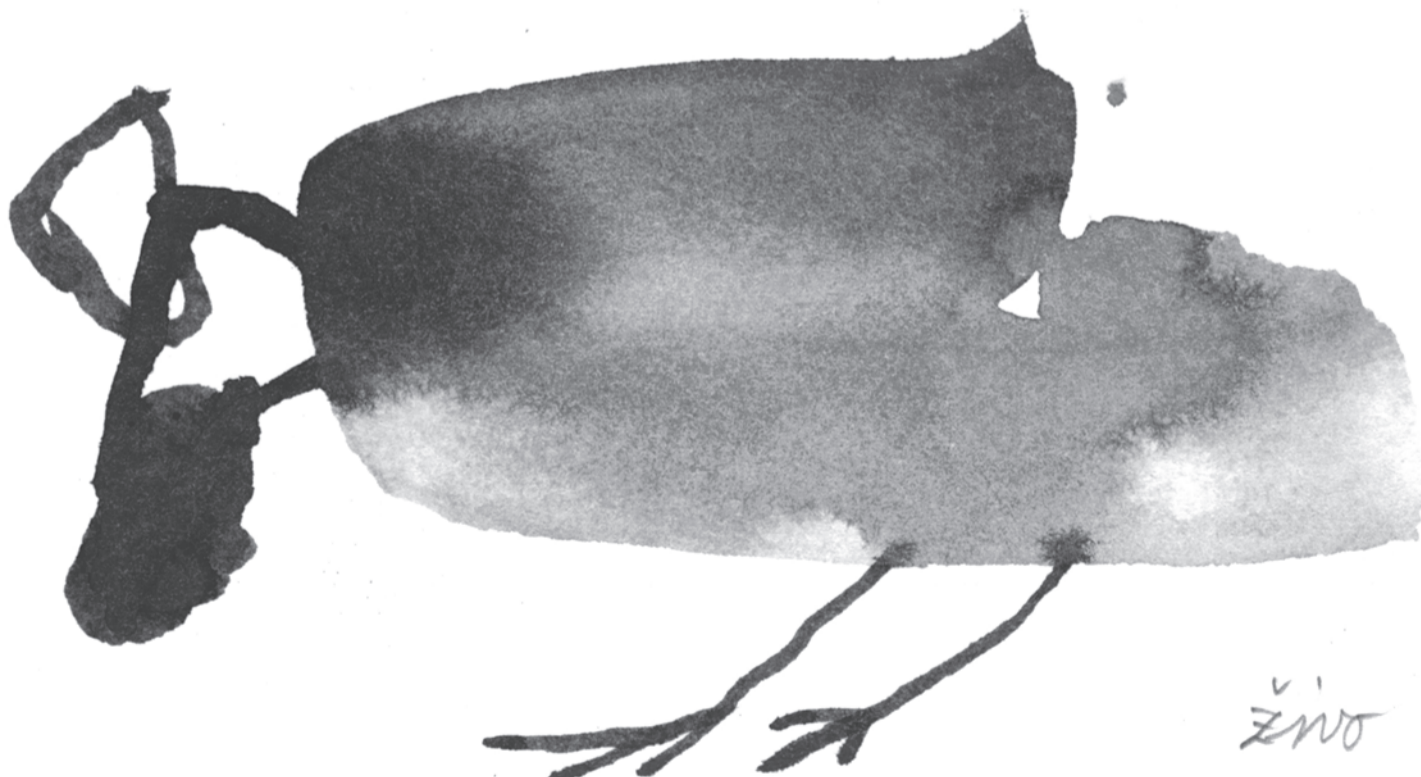
Endormi à ses pieds, son chien sursauta et la fixa, intrigué. Mais la femme ne se retourna pas.

Annie sut à ce moment qu'elle n'avait jamais autant aimé et que l'amour qu'elle avait ressenti durant cet été là l'habitait encore. La certitude que Sarah ne l'avait jamais aimée, seulement désirée, s'imposa à elle...

Annie était sortie de cette relation avec l'espoir qu'un jour son amour de vacances reviendrait vers elle, lui avouant que jamais elle n'avait cessé de penser à leur passion. Que d'illusions ! Elle savait maintenant que pour l'autre ce n'avait été qu'un jeu et que, comme dans n'importe quelle partie, il fallait un gagnant.

Le cœur lourd, elle se leva et partit le pas traînant, son chien sur les talons.

Meryl Henchoz



Place de Bienne

Une scène

Il y a l'eau qui s'élançe puis qui s'abandonne à la chute avec plaisir.

Il y a son bruit de baisers, lorsqu'elle touche la grille du sol.

Il y a la fraîcheur de ces gouttelettes rondes et pleines qui sont portées jusqu'à moi. C'est l'air rafraîchi par l'ombre de l'ancien immeuble qui transporte cette humidité jusqu'à mon visage.

Et toute cette fraîcheur comble mes joues, mon front, mes lèvres.

Il y a la présence d'une odeur d'épices douces.

Il y a une femme et son enfant assis ensemble sur un banc. Sérénité de l'enfant qui mange son sandwich.

Sérénité de la femme qui regarde son fils, puis regarde les chérubins de la fontaine.

Et puis soudain, dans ces mélodies de fraîcheurs, jaillit une grande fraîcheur :

Deux enfants, à vélo, qui volent le long de l'eau, tournoient autour de la fontaine.

S'exclament, accueillent en riant l'eau, son bruit, sa fraîcheur, sa générosité.

Une personne

L'homme se tient debout, les mains glissées dans les poches de son pantalon. Les

Yeux fermés, le cou déployé, le corps étiré, il *se donne* à la chaleur et à la lumière

Du soleil. Qui font éclore sa personne de bien-être.

Un objet

Un chérubin de pierre, les cheveux moulus en une épaisse crème. Il offre de l'eau

À la fontaine avec sa gourde tombée au sol, qu'il presse de son pied. Sa main

Droite tient la tige d'une grappe de raisins. Un moineau de chair chante sur celle-ci.

Neige

Flocons descendent doucement

Du ciel

Mon cœur y monte

Il me semble que le monde

Quand il neige et qu'alors

Les humains se rapprochent

La veille de Noël ma grand-mère enceinte et mon grand-père

Font une marche dans la neige

Le lendemain, ma mère naît.

Elodie Masin



✓
ZAVO

Montagne

La plaine
Notre marche
Jusqu'au pied de la montagne

La montagne
Les sapins
Le soleil qui couve tout cela

La terre là-bas
A fait le dos rond en se couchant
Et s'est éveillée en montagne.

Elodie Masin



Ballons

Ballon rouge
Au bout de ta ficelle
Vole tranquille un enfant

Ballon du ciel
J'ai les mains moites
De m'imaginer là-haut avec toi

Il fait glisser sa main
Sur la sphère du monde
Le ventre rond de sa femme

Ballon rouge
L'enfant qui tient ta ficelle
Est encore plus léger que toi

Ballon tout bombé
Tu emportes cette femme
Dans ses rêves de future mère

Ballons voluptueux de Moscou
J'aimerais valser sous vos rondeurs
Avec mon homme

Elodie Masin



Barcarolle andante

C'est un bistrot-restaurant d'il y a d'antan. Des poutres de bois massif sont couchées au plafond ou se dressent entre celui-ci et le sol.

L'auberge est silencieuse. C'est l'aube de la soirée, les clients viennent manger bien plus tard. Quant à moi, je vais assister à un opéra à vingt heures, c'est pour cela que je mange plus tôt. Je suis donc la seule cliente.

J'ai faim. Je décide de commander une polenta garnie de viande de lapin, arrosée d'une sauce épaisse au romarin.

Le serveur arrive. Souple et souverain, il s'approche. Je lève mes yeux, il incline les siens. Deux cavernes brillent devant moi. Je vois aussi ses sourcils et ses cheveux. Noirs, soyeux. Son expression... Des traits qui semblent s'étirer vers moi avec sensualité. Il ne cache rien. Mais tout est séduction élégante chez lui. Il me dit avec ses yeux : « Tu m'es agréable », et moi je lui réponds avec silence : « Je veux bien t'être agréable ».

Nous avons le même âge. La même insouciance de rencontre, le même abandon dans la contemplation de l'autre.

Je commande mon plat. Il acquiesce d'un délicieux mouvement de tête. Puis fait volte-face et s'éloigne paisiblement.

J'attends. Je laisse se passer ce qui se passe en moi. Après un long moment, il revient avec le plat chaud. Il dit « Je vous en prie ». Je lui dis « Merci ». Et nos regards à nouveau accrochés disent tout autre chose. Je mange avec lenteur, mon corps n'a plus autant faim, autre chose le comble à présent. Et puis, le jeune serveur revient, avec des petits biscuits disposés sur une assiette.

Même jeu, avec l'intensité qui monte, l'amusement qui s'installe.

Quand j'ai fini mon plat, il s'approche et le retire avec un geste feutré, amorti. Il disparaît, puis réapparaît. A cet instant, les choses sérieuses commencent. Il pousse un chariot sur lequel trône un plateau, et sur ce plateau, il y a cinq gâteaux de cinq parfums différents. Je n'ai plus faim, mais comment refuser ! J'ai choisi le moelleux au chocolat. Il m'en coupe une généreuse part. Et je goûte. Et il me regarde goûter.

Puis il s'éclipse.

Quand j'ai fini, je demande le billet en levant la main, il arrive. Je dois me lever, il me fait passer devant, m'accompagne jusqu'à la porte. Sa présence derrière moi m'étreint. Dehors, sur le palier de l'auberge, je me retourne.

Ses yeux me tirent à lui. Nos regards nous enlacent l'un à l'autre pour l'éternité. Le temps est si court et pourtant si dilaté. C'est cette urgence qui fait monter l'intensité de notre lien charnel et aérien. Je vais devoir tourner mon regard pour rentrer dans la nuit des rues humides d'eau salée, celle de la mer qui se glisse à travers la ville. Je vais devoir rejoindre la gare, rentrer au pays natal. Alors, dans un ultime, sublime élan de son être, le jeune homme me demande avec ses yeux brillants :

« Veux-tu m'épouser ? »

Et moi, avec mes yeux... je lui réponds oui.

Paysage d'Equateur

Il y a, légère, la montagne, le nuage ouateux en son sommet, le ciel souple et vaste, la forêt de palmerais qui dévale en contrebas jusqu'aux rives du lagon. Là, des flamants roses, les chevilles trempées dans son eau salée, la boivent, pêchent ses poissons, ses planctons. Certains des oiseaux sont les deux chevilles immergées, d'autres en relèvent une et tiennent en équilibre, la tête penchée sur l'eau, le bec plongé à quelques centimètres au-dessous de la surface. La courbe de leur cou peint une vague fluide. La grâce du ballet volatile rejoint celle des fins troncs d'arbres qui dansent sur les collines.

Eux aussi, dans leur blancheur gracile, évoluent librement, se plient, ondulent, se torsadent entre eux. Le couvercle des feuilles délicates est lancé au-dessus d'eux comme une gerbe immense de fleurs dorées ou vertes-argentées, selon leur conversation avec le soleil ou avec le nuage. Et où ces êtres d'écorce blanche et de feuilles de lumières vont se retrouver et s'accomplir ? Dans le lagon. Son eau est si pure qu'elle renvoie toutes les images qui se posent sur elle. Ainsi, d'autres flamants, venus de l'intérieur de l'eau, pointent leur bec à quelques centimètres au-dessus de la surface.

C'est pourquoi, le long des berges, juste aux frontières de l'eau et de l'air, se dessinent des baisers de flamants à flamants.

Elodie Masin



au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil»
accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéro triple, le persil 97-98-99, août 2015

Réalisation: Marius Daniel Popescu et Dominique Brand

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu

Association des Amis du journal le persil

avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse

Tél: +41 21 626 18 79

e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr

abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-

compte postal: 17 - 661787 - 4

Président: Daniel Rothenbühler

Vice-président: Dominique Brand

Secrétaire: Vincent Yersin

Caissier: Daniel Kamponis

e-mail: lepersil@hotmail.com

compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:

de la Fondation Jan Michalski, de Sandoz - Fondation de famille, de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros, de

Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture et du Canton de Vaud.

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. tirage: 1000 exemplaires